

N° 16 - 6-12 Mai 1921

LES ÉCUMEURS DU SUD

Dans ce Numéro  
le 5<sup>e</sup> Épisode

# Cinémagazine

PARAIT TOUS LES VENDREDIS

1 Fr.



CLICHÉ GAUMONT

DOUGLAS FAIRBANKS

# LA PLUS BELLE DISTRACTION LE CINÉMA CHEZ SOI

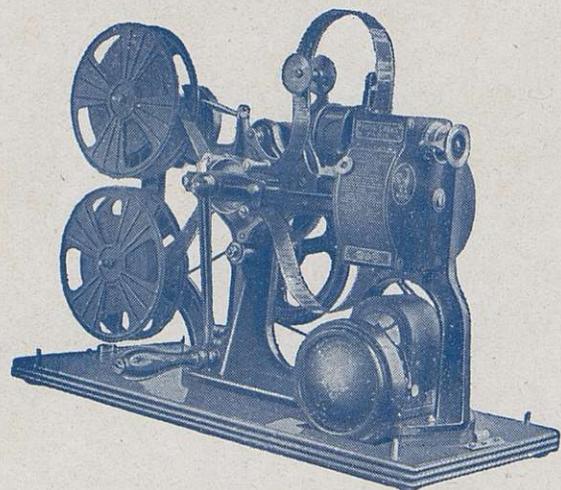
SANS DANGER :: SANS INSTALLATION

:: :: SANS APPRENTISSAGE :: ::

AVEC LE CINÉMATOGAPHE DE SALON

## PATHÉ-KOK

.. .. Établissements CONTINSOUZA, Constructeurs .. ..



LE CINÉMATOGAPHE DE SALON "PATHÉ-KOK"  
est une véritable merveille de Précision et de Simplicité

.. .. Facilement transportable à la main .. ..

.. .. Produisant lui-même son électricité .. ..

LE SEUL APPAREIL NE PASSANT QUE  
DES FILMS ABSOLUMENT ININFLAMMABLES

CHOIX CONSTAMMENT RENOUELÉ DE  
**PLUSIEURS MILLIERS de SUJETS**

dramas, comédies, comiques, actualités, voyages, etc., etc.  
Programmes spécialement composés pour les séances en famille

Demandez le Catalogue R. illustré à "PATHÉ-KOK"

67, rue du Faubourg St-Martin, PARIS - (Salles de Démonstration et de Projection)

Le Numéro 1 fr

N° 16

Du 6 au 12 Mai 1921

# Cinémagazine

Hebdomadaire Illustré paraissant le Vendredi

ABONNEMENTS		JEAN PASCAL et ADRIEN MAITRE Directeurs	ABONNEMENTS	
France	Un an . . . . . 40 fr.	3, Rue Rossini, PARIS (9 <sup>e</sup> ) - Tél. : Gutenberg 32-32 Les Abonnements partent du premier de chaque mois. (La Publicité est reçue aux Bureaux du Journal)	Étranger	Un an . . . . . 50 fr.
	Six mois . . . . . 22 fr.			Six mois . . . . . 28 fr.
	Trois mois . . . . . 12 fr.			Trois mois . . . . . 15 fr.
	Un mois . . . . . 4.50			Un mois . . . . . 5 fr.

## PETIT RECENSEMENT ARTISTIQUE ET SENTIMENTAL

Votre photo préférée ?  
Celle-ci.

### MUSIDORÆ

Votre nom et prénom habituels ? — *Musy.*  
 Votre petit nom d'amitié ? — *Le même.*  
 Le prénom que vous auriez préféré ? — *Le mien.*  
 Lieu et date de naissance ? — *Mon acte de naissance porte une date que je ne suis pas obligée de croire.*  
 Quel est le premier film que vous avez tourné ? — *J'ai oublié le titre.*  
 De tous vos rôles, quel est celui que vous préférez ? — *Le dernier.*  
 Aimez-vous la critique ? — *Quand c'est moi qui critique, naturellement.*  
 Avez-vous des superstitions ? — *Comme tous les gens de théâtre.*  
 Quel est votre nombre favori ? — *9, parce que je peux le lire à l'envers.*  
 Quelle nuance préférez-vous ? — *Les couleurs n'ayant de valeur que par rapport les unes aux autres, je les aime toutes également.*  
 Quelle est la fleur que vous aimez ? — *Celle dont le nom m'est inconnu.*  
 Votre parfum de prédilection ? — *L'odeur du bord de la mer au printemps.*  
 Fumez-vous ? — *Une fois par an.*  
 Aimez-vous les gourmandises ? — *Depuis la guerre il n'y a plus de gourmandises.*  
 Lesquelles ? — *Toutes celles de Madame Tartine dans les images d'Épinal.*  
 Votre devise ? — *Il n'y a que la minute présente qui compte.*  
 Votre ambition ? — *Je n'ai pas une ambition, j'en ai cent.*  
 Votre héros ? — *Lui, Charlot, Lucien Guitry, Max Dearly.*  
 A qui accordez-vous votre sympathie ? — *Je ne comprends pas ?*  
 Avez-vous des manies ? — *Un million au moins.*  
 Etes-vous fidèle ? — *A qui ? A quoi ?*  
 Si vous vous reconnaissez des défauts... quels sont-ils ? — *Ceux que les autres me reconnaissent.*  
 Si vous vous reconnaissez des qualités, quelles sont-elles ? — *Celles que les autres m'accordent.*  
 Quels sont vos auteurs favoris, écrivains, musiciens ? — *Pierre Louys, Colette, Sacha Guitry, Pierre Benoît, Maurice Magre, parce que je les connais tous autrement que par leurs livres.*  
 Votre peintre préféré ? — *Domergue s'il fait mon portrait; Zuolaga, même s'il ne le fait pas; Vélasquez, qui ne pourra jamais le faire.*



*Musidora*

P. S. — Nous avons en mains les réponses suivantes qui paraîtront successivement : France Dhélia, Léon Mathot, Huguette Duflos, Madeleine Aile, Biscot, Baron fils, Sabine Landray, Pierre Magnier, Juliette Malherbe, Sandra Milowanoff, Napierkowska, Pearl White, Fanny Ward, Cresté, Paul Capellani, Andrée Brabant, Jean Dax, etc. etc...



# UN HOMME a OSÉ

JACQUES FEYDER



## TOURNER EN PLEIN DÉSERT

# L'ATLANTIDE

d'Après  
le Célèbre  
Roman de  
PIERRE BENOIT



## LES AMIS DU CINÉMA

DEPUIS que le cinéma existe, depuis qu'il a pris une place prépondérante dans nos distractions et dans les préoccupations de la jeunesse, on n'a jamais rien fait de sérieux pour grouper toutes les sympathies qui gravitent autour de l'écran. Aussi, répondant à un désir de nos lecteurs souvent manifesté, réalisant une idée qui est dans l'air et qu'il ne faut pas laisser s'évanouir, nous venons, encouragés par les plus hautes personnalités du monde cinématographique, de fonder, entre les rédacteurs et les abonnés de *Cinémagazine*, une Association qui prend ce titre : *Les Amis du Cinéma*.

L'acte de naissance de l'Association des Amis du Cinéma a été publié le 30 Avril, au *Journal Officiel*.

Voici quels sont les buts principaux de l'Association :

1° Permettre aux fervents de l'écran de se connaître et de se réunir pour échanger leurs idées ;

2° Les mettre à même de coopérer à la préparation des programmes des établissements cinématographiques et d'y faire prévaloir leurs desiderata ;

3° Leur permettre de travailler en commun à généraliser l'utilisation du cinématographe dans le domaine scientifique et l'instruction de la jeunesse ;

4° Rechercher tous les moyens pour étudier son action dans la propagande commerciale et industrielle, etc., etc...

Voici maintenant quelles sont les bases de l'organisation de l'Association et de ses filiales :

Une carte est délivrée par le bureau central à tout adhérent de l'Association des Amis du Cinéma, pour lui permettre de participer à tous les avantages que l'Association est susceptible de procurer à ses membres.

Dès que, dans une même ville, 7 Amis du Cinéma sont inscrits à l'Association, dont le siège central est 3, rue Rossini, à Paris, dans les bureaux de *Cinémagazine*, nous les invitons à se réunir et à constituer un bureau. Une fois cette formalité accomplie, le nouveau groupement fait parvenir au Siège central les noms des membres de son bureau. Il a toute latitude pour agir en pleine autonomie afin d'atteindre les buts principaux de l'Association, énumérés ci-dessus.

Chaque année, les organisations régionales se feront représenter au congrès qui se tiendra à Paris ou dans telle autre ville qui pourra être désignée.

Notre Petite Correspondance, qui, actuellement, est débordée par les questions de nos 60.000 lecteurs, est désormais exclusivement réservée aux Amis du Cinéma qui, entre eux, peuvent se poser toutes questions qui les intéressent.

Iris continuera toutefois à répondre aux questions non solutionnées "Entre Amis".

Vous tous qui aimez le cinéma, qu'il ne faut pas considérer seulement comme un agréable spectacle, mais aussi comme un puissant instrument pédagogique, moralisateur et social, venez à nous. Pour être puissants, il nous faut être nombreux. Nous avons besoin de votre appui, de votre influence, de votre zèle pour protéger et répandre un art né en France et qui se doit d'être riche et puissant afin de faire rayonner dans le monde la gloire artistique de la France, le prestige de ses industries et le génie de sa civilisation.

Le Président : JEAN PASCAL    Les Vice-Présidents : Adrien MAITRE et Pierre DESCLAUX

Les Secrétaires Généraux : V.-Guillaume DANVERS et Lucien DOUBLON

La cotisation annuelle des "AMIS DU CINÉMA" a été fixée à DEUX FRANCS.

Tous les Rédacteurs et Abonnés de *CINÉMAGAZINE* font partie de droit de l'Association des AMIS DU CINÉMA. Pour recevoir leur carte de sociétaire, il leur suffit d'envoyer leur adhésion accompagnée du montant de la cotisation.

Pour donner à nos lecteurs qui ne sont pas encore abonnés, la facilité de se faire inscrire parmi les "Amis du Cinéma", nous avons décidé d'accepter des abonnements d'un an payables par mensualités de 4 fr.

CE QUE DIT LE PUBLIC

Je profite de l'occasion que m'offre votre référendum sur les « étoiles préférées » pour vous exprimer tout le plaisir que me procure la lecture de *Cinémagazine*. Cette revue répondait réellement à un besoin.

Pour faire du cinéma un art, l'art qu'il est réellement, il fallait avec l'emploi des derniers perfectionnements de la science, avec le concours des acteurs les mieux doués et les plus « vivants » avec la collaboration d'artistes véritables et de « compétences », une revue intéressante et bien présentée qui put tenir les cinéphiles au courant des meilleures productions et familiariser le public avec les vedettes qu'il aime. Par une critique éclairée et juste des principaux films, par des renseignements intéressants sur tous ceux que nous avons admirés dans ces films, par des articles compétents sur la préparation des tableaux et sur la prise de vues, enfin par une étude sérieuse et agréable de tout ce qui a trait à « l'Art cinématographique », *Cinémagazine* contribue efficacement à faire connaître et aimer le grand et beau cinéma, le seul qui doit exister, le cinéma de l'avenir.

Que le cinéma de demain soit la magnifique réalisation de nos rêves d'artistes ou de notre instinctif amour du juste et du beau. N'en faisons pas, suivant l'expression de Louis Forest (n° 13) « un spectacle plus ou moins forain ».

J. PONCET

Le Concours des Étoiles Préférées

4862 lecteurs ont envoyé à « CINÉ-MAGAZINE » des réponses toutes aussi intéressantes les unes que les autres.

C'est dire que le jury fut assez embarrassé pour faire son classement.

La forme et l'originalité des réponses, plutôt que le choix des dix étoiles, a guidé les décisions finales du jury.

Le premier prix est décerné à :  
Mlle M. A. EPSTEIN, 26, rue Joséphin-Soulayr, Lyon (Rhône).

Le deuxième prix est décerné à :  
Mme BOETTE, 5, rue Victorien-Sardou, Paris (16<sup>e</sup>).

Le troisième prix est décerné à :  
M. Fernand GRENIER, Ecole des Mutilés, à Tourcoing (Nord).

Le quatrième prix est décerné à :  
M. Jean TRANCHANT fils, 74, boulevard de Clichy, Paris (18<sup>e</sup>).

Le cinquième prix est décerné à :  
Mlle Billie CASSAGNOL, 29, passage des Favorites, Paris (15<sup>e</sup>).

La semaine prochaine nous publierons la liste des concurrents qui ont été classés à la suite.

INSTITUT CINÉGRAPHIQUE

Place de la République (18-20, Faubourg du Temple)

Ascenseurs -:- Téléphone : ROQUETTE 85-65 -:- Ascenseurs

Préparation complète au Cinéma dans studio moderne, par artistes metteurs en scène :  
MM. Nat PINKERTON, F. ROBERT, CONSTHANS, HUGUENET Fils, etc.

COURS ET LEÇONS PARTICULIÈRES (de 14 à 21 heures)

Les élèves sont filmés et passés à l'écran avant de suivre les cours.

- Si vous désirez devenir une vedette de l'écran
- Si vous désirez savoir si vous êtes photogénique
- Si vous désirez ne pas perdre de temps et d'argent
- Si vous désirez vous éviter des désillusions : : :
- Si vous désirez savoir si vous êtes doué : : :

ADRESSEZ-VOUS A NOUS !

Nous vous filmerons et vous remettrons pour un prix très modéré quelques mètres de film d'essai, indispensables pour juger de vos qualités à l'écran et savoir si vous pouvez devenir un véritable cinégraphique.

DOUGLAS FAIRBANKS



Le 23 mai 1883, à Denver (Colorado), Mme John Fairbanks donna le jour au petit Douglas qui, jusqu'à l'âge de deux ans, fut l'enfant le plus insupportable qu'il soit possible de trouver. Ses frères, John et Robert, avaient beau tout imaginer pour distraire le petit « Doug », rien n'y faisait !... et mieux valait laisser dormir l'irascible poupon qui ne savait que crier en ouvrant une bouche fendue d'une oreille à l'autre, que de lui faire la moindre câlinerie.

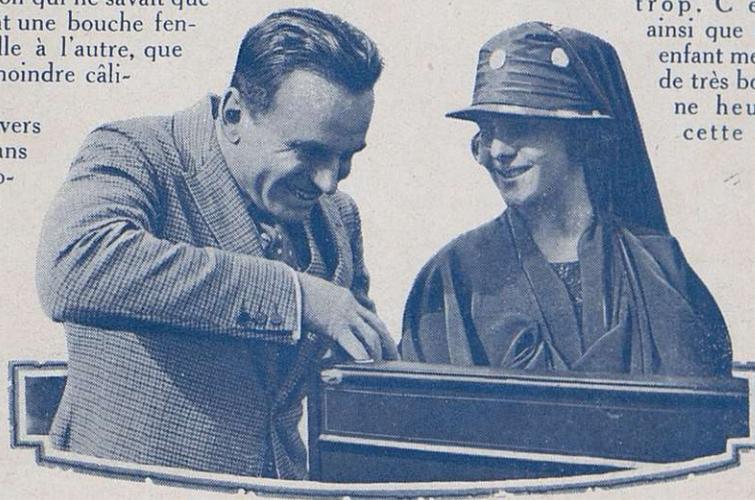
Ce n'est que vers l'âge de deux ans que le jeune grognon se décida enfin à faire risette à sa mère et à devenir un gentil petit garçon cocable, mais espiègle et intrépide.

Que de fois n'a-t-il manqué de se rompre les os ! mais c'est à croire qu'il était en caoutchouc, car petit, trapu et bien en chair, il semblait rebondir comme un ballon. Quand il avait disparu, que ses grands frères ne savaient

où le trouver on était à peu près certain de mettre la main dessus, en le prenant par le fond de la culotte, soit sur un toit, soit dans les hautes branches d'un arbre.

Visitant souvent les placers d'or de la Californie, M. Fairbanks emmenait avec lui son petit « Doug » pour lequel il avait un faible et qu'il gâtait même un peu trop. C'est ainsi que cet enfant mena de très bonne heure cette vie

(Cliché Gaumont).  
Douglas médite quel coup imprévu il va faire aux coquins dont il est le prisonnier.



(Cliché Gaumont).  
Même dans les circonstances les plus tristes, il ne peut s'empêcher d'avoir le sourire. Et pourtant il s'agit pour lui de risquer une fois de plus sa vie.

aventureuse et en plein air des chercheurs d'or. C'est dire que s'il ne savait à peine lire, il montait déjà à cheval, et que le

bruit des armes à feu n'était pas pour l'impressionner.

Du reste de quoi pouvait s'impressionner cet enfant qui après avoir été grognon, était devenu le plus agréable et rieur petit camarade. Il fut envoyé à l'école, où, de suite, il se fit classer parmi



(Cliché Gaumont).

En entortillant dans son lasso le terrible mexicain, Douglas a le geste vif et le mot pour rire. Du reste, visiblement, son prisonnier ne peut garder son sérieux.

les plus mauvais élèves. La moindre discipline révoltait cet enfant qui avait mené de bonne heure une vie libre.

Il dissipait tous ses camarades, et le directeur de l'école Wyman ne savait comment mater ce petit bonhomme qui s'adonnait aux exercices les plus dangereux, à tel point que le digne homme avertit la famille de Doug pour décliner toute responsabilité si par malheur, il arrivait un accident.

Une nuit, me racontait son frère Robert, qui, par la suite, est devenu le directeur commercial de la production Fairbanks, Douglas s'échappant du dortoir, n'avait-il pas eu l'idée de se promener sur le toit et de poursuivre les chats jusque sur la corniche de la maison.

Quand il n'y avait pas eu de retenues ou de mauvaises notes, accompagnée de ses trois garçons, dont elle était très fière, Mme Fairbanks allait au théâtre le samedi en matinée.

C'est de cette époque que date la vocation théâtrale de Douglas qui venait d'avoir dix ans, et qui, un beau matin, alla voir le directeur afin de lui proposer ses services.

Ça tombait à merveille !... Il fallait un petit figurant pour jouer un rôle de camelot vendant des journaux. Pendant toute une semaine, Douglas parut en scène et toucha pour cela 4 dollars.

Très friand de spectacles, Douglas se serait cru déshonoré s'il avait dû payer sa place. C'est dire toutes les ruses qu'il employait pour se faufiler adroitement soit sur la scène, soit dans la salle. Et, le lendemain, mettant la maison au pillage, Douglas organisait avec des galopins de son âge, une représentation de la pièce qu'il avait vue.

Quand il en avait raconté le sujet à sa troupe, chacun s'attribuait un rôle et l'interprétait à sa façon en disant tout ce qui lui passait par la tête. Douglas se réservait les rôles dramatiques et il n'était jamais plus heureux que lorsqu'il représentait un effroyable personnage. Malgré ses tirades enflammées, il ne pouvait se faire prendre au sérieux, car il avait déjà ce sourire sympathique qui, par la suite, a fait autant pour son succès que toutes ses plus audacieuses acrobaties.

Son père désespéra de faire de lui un ingénieur des mines.

En effet, dans des rôles infimes, Douglas débuta à Richmond (Virginie) à côté du célèbre tragédien américain Frederick Warde. Ensuite, nous le voyons jouer à New-York, en mars 1902, au Manhattan-Théâtre, avec la troupe Kelcey-Shanan.

En 1906, il vint à Denver, sa ville natale, où dans *A man of the Hour*, il incarna pour la première fois le type du gentleman gai, risqué-tout, infatigable et sportif. En août 1907, après le succès de son interprétation de *All for a girl*, il est consacré « étoile » au Bijou-Théâtre.

Par la suite, il interpréta un nombre considérable de rôles qui ne firent que

confirmer son talent et, en 1911, il est la grande vedette du Lyric de New-York.

C'est en 1915 qu'il fit sa dernière création théâtrale et, à la « Triangle », son premier début cinématographique.

Son premier film fut *The Lamb* qu'il interpréta avec Miss Seena Owen, et qui fut édité en France sous le titre *Le Timide*.

Puis vint *The good bad man* (*Paria de la Vie*), où Bessie Love fut sa « Leading Woman ».

Dans *Facing the Music* (*Un terrible adversaire*), il déploie toutes ses qualités sportives qui devaient le faire triompher dans *The Mysteries of New-York* (*Une aventure à New-York*), interprété avec la jolie et séduisante Jewel Carmen.

Ce fut son rôle type, son chef-d'œuvre. Souvent il a fait aussi bien, jamais il n'a fait mieux.

Après avoir tourné *American Aristocracy*, *His picture in the papers*, *The habit of Happiness*, *The Half-breed*, *The matrimonial* et *The Americano*, que nous avons vu ces temps derniers, sous le titre de *L'Américain*, Douglas Fairbanks termina en 1916, son contrat avec la « Triangle ».

En 1917, il devint son propre manager et tourna, pour être édités par la Paramount Artercraft, en Amérique, et par Gaumont, en France :

*In Again, Out Again* (*Sa revanche*), *Wild and Wolly* (*Le Sauveur du Ranch*), *A Modern Musketeer* (Douglas, le nouveau d'Artagnan), *Heading South* (Douglas for ever), *Down to earth* (*L'Île du Salut*), *The man from Painted Post*, *Reaching for the moon*, *Bound in Morocco*, *Mr fix-it*, *Say, Young Fellow*, *He comes up Smiling*, *Arizona*, *A Knickerbocker Buckaroo*.

En février 1919, Douglas avait gagné

près de 1.300.000 dollars. C'est alors qu'il voulut fonder avec D. W. Griffith, Mary Pickford et Charlie Chaplin cette association des « Big Four » (Les Quatre Gros) qui avait pour but d'organiser en commun l'édition et la location des films de tous ses adhérents.

De ce groupement d'étoiles, est né, sinon plus important, du moins plus nombreux : *L'United Artistic Association*.

Les méthodes de travail de Douglas Fairbanks sont très personnelles. C'est un improvisateur.

Après avoir étudié en compagnie de son metteur en scène, le sujet sous toutes ses faces, Douglas Fairbanks préfère laisser libre carrière à son inspiration et suivre les fantaisies de son imagination.

« Si nous procédions d'une manière différente, disait Douglas Fairbanks à quelqu'un qui le critiquait, notre action serait hachée et vide d'émotion. Il est indispensable que sans efforts apparents les scènes se déroulent naturellement.

« Nous avons minutieusement



(Cliché Gaumont).

Le blanc rit du noir et le noir s'amuse du blanc !... Quel est le plus drôle des deux ?... Nul ne le sait, mais le public s'amuse beaucoup de cette scène des plus humoristique.

expérimenté, toutes les méthodes de travail pour la réalisation de mes films. Mon metteur en scène et moi, et nous sommes maintenant persuadés que lorsque nous

n'avons pas envie de « tourner », quand l'inspiration nous fait défaut, nous ne pouvons rien faire de bien quelles que soient notre volonté et notre application. Pensez à ceux de nos camarades qui font de vrais films, des œuvres d'art en quelque sorte. Chaplin, par exemple. Vous l'imaginez-vous travaillant quand cela ne lui dit rien ? Non, n'est-ce pas ? Mais quand on a vraiment le cœur à l'ouvrage, alors on fait plus de besogne en un jour qu'on n'en ferait en une semaine de travail pour ainsi dire mécanique ».

Douglas Fairbanks est très populaire en Amérique. Dans un referendum organisé par *Brooklyn Daily Eagle*, il est arrivé en tête de la liste avec une majorité de 17.210 voix.

Dans le concours de *The moving Pictures*, il fut classé troisième avec 132.228 voix. La première était Mary Pickford avec 159.199 voix.

Pour nos lectrices donnons cet état signalétique : poids, 73 kilos ; taille, 1 m. 75, teint foncé un peu olivâtre, yeux bruns, cheveux presque noirs foncé.

Pour nos lecteurs, voici les conseils qu'il donne :

« Pour être un athlète, dormez environ huit heures, bien que pour ma part, je n'en prenne que quatre ou cinq. Au

saut du lit, ingurgitez un verre d'eau chaude, mangez ensuite, mais avec modération. L'un des points les plus importants, c'est de prendre beaucoup d'exercice et d'y apporter la plus grande variété. Ensuite vous consacrerez une demi-heure à une lecture sérieuse — psychologie ou métaphysique — mais la grande affaire, c'est de prendre tout ce qui vous arrive du bon côté, et, en un mot, d'avoir toujours le sourire. »

Pendant la guerre, Douglas fut un merveilleux placier de bons de L'Emprunt de la Liberté. A Washington, installé dans un aéroplane, il vendit pour 7.000.000 de dollars de titres. A New-York, au Wall-Street (Bourse), il plaça en quatre minutes, pour 2.700.000 dollars de titres.

Il va y avoir bientôt un an (16 juillet 1920) que Douglas Fairbanks et Mary Pickford, faisant leur voyage de noces, vinrent à Paris, dont l'accueil leur a été si sensible. Il se pourrait qu'aussitôt que seront terminés *Les Trois Mousquetaires*, adaptation américaine d'après Alexandre Dumas père ; Douglas Fairbanks et sa charmante femme, viennent à Paris passer quelques semaines de l'été prochain et... soyons indiscrets jusqu'au bout, tourner un film avec un metteur en scène français pour une des marques les plus réputées de France.

Ad. M.

NOS CONCOURS

NOS REINES PEUVENT-ELLES DEVENIR DES ÉTOILES ?

Nos lecteurs pourront voir combien, parmi les 49 concurrentes au titre de **REINE DES PROVINCES DE FRANCE**

il y a de jolis types de jeunes Françaises gracieuses, ingénues, romantiques, unissant à l'élégance naturelle de notre race, les qualités qui distinguent telle ou telle province.

Ce qui a le plus largement contribué au grand succès des films américains, ce furent les charmes sympathiques, la beauté photogénique de leurs "stars". La France peut-elle rivaliser, à ce point de vue, avec les États-Unis. Nous n'en doutons pas. Aussi avons-nous choisi les dix vedettes américaines les plus réputés, les plus incontestables, et nous venons demander à nos lecteurs : « Parmi toutes les jolies femmes françaises, élues par les « Comités régionaux et qui ambitionnent la poétique couronne de France, quelles sont « celles qui peuvent esthétiquement rivaliser avec les dix célèbres « stars » suivantes :

Mary Pickford. Mary Miles. Margarita Fisher. Norma Talmadge. Jewel Carmen. Pearl White. Bébé Daniels. Constance Talmadge. June Caprice. Maë Murray.

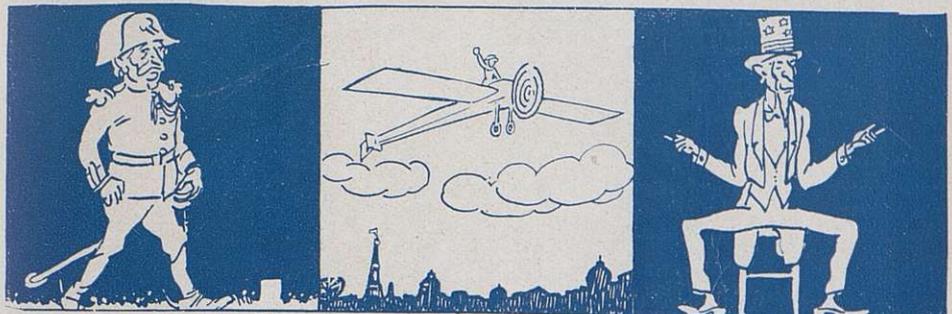
En regard du nom de chaque artiste américaine, indiquer le nom de la reine qui vous semble pouvoir rivaliser avec elle en grâce et en beauté.

**MILLE FRANCS DE PRIX SERONT ATTRIBUÉS A CE NOUVEAU CONCOURS :**

Cinq prix seront décernés aux cinq concurrents qui se rapprocheront le plus de la liste idéale qui ressortira de la majorité des réponses.

Premier Prix :	Deuxième Prix :	Troisième Prix :	Quatrième Prix :	Cinquième Prix :
500 Francs	200 Francs	150 Francs	100 Francs	50 Francs

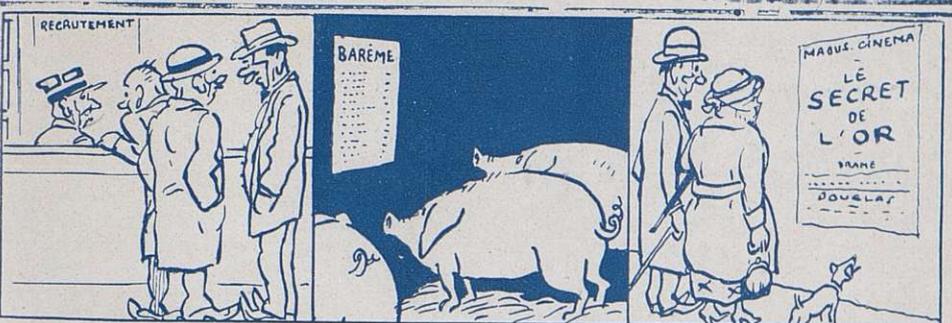
Cinémagazine Actualités



M. Briand, bien décidé à « mettre la main au collet », joue pour la circonstance « Le Gendarme est sans pitié. »

Pearl White ne pouvait faire moins que renouveler les « Exploits d'Hélène » pour son arrivée à Paris.

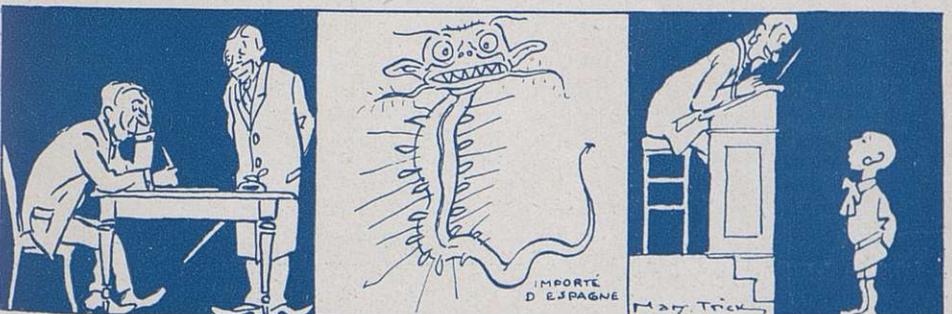
Le dernier film américain « La Médiation de l'Oncle Sam », aura-t-il de nombreux épisodes ? Réservera-t-il des surprises ? Souhaitons-les agréables pour nous...



On peut signer des engagements de six mois pour tourner les opérations de police décidées par les Alliés. Et l'on n'exige pas que les postulants soient photogéniques !

Un bon film documentaire : « Comment les cochons accueillent le barème de M. Paisant. » (Avec plus d'indifférence que les charcutiers !)

— C'est bien, ça ?  
— Oui, mais ce qui aurait beaucoup plus de succès en France, c'est... L'Or du Rhin !... que les Boches n'envoient pas vite !



— Mon vieux, j'ai un scénario à écrire, et il ne me vient pas la moindre idée !  
— Fais donc « Les Mystères de l'Affaire Vilgrain... » le titre portera !

Avec Mai, la bonne saison n'a pas l'air de se décider à venir. La triste température favorise même la propagation de la grippe. Voici le microbe au ralenti..?

— Pourquoi, mon petit ami, êtes-vous heureux de glorifier Jeanne d'Arc ?  
— Parce que ça fera encore une fête et qu'on m'emmènera au cinéma en matinée !

# L'INTERPRÉTATION

Suite

On doit éviter une certaine monotonie d'aspect chez les hommes rasés. Chaque film que l'on nous montre est joué par les mêmes hommes rasés. Cela crée dans le même film une monotonie fautive et des confusions regrettables. Il est inexact de prétendre que la moustache et même la barbe soient une gêne absolue à l'expression. Je ne demande pas, loin de là, le port de la barbe qui est normalement rare aujourd'hui, surtout chez les hommes jeunes, et dont le cinéma précipitera la disparition si souhaitable au point de vue hygiénique, mais la moustache est encore assez fréquente et, par conséquent, le cinéma qui est l'image, non de la vie, comme on le répète à tort et à travers, mais de la vraisemblance, le cinéma, dis-je, ne doit comporter qu'une certaine proportion d'hommes rasés.

Ce défaut n'est gênant, à vrai dire, que lorsqu'un film comporte deux hommes du même âge et de la même allure. Il devient difficile de les distinguer, car nous n'en avons pas l'habitude. Récemment, j'ai vu dans un film une scène représentant un conseil d'administration. Tous les hommes sans exception étaient rasés ; on se serait cru au syndicat des gens de maison. Le public ne doit pas se figurer que ce sont des acteurs qui défilent devant lui. Il le sait bien assez ; il nous demande un peu d'illusion. Il faut l'aider. Ce serait une erreur de croire, en se montrant ainsi, imiter les Américains qui portent parfois la moustache et qui montrent dans leurs films des moustaches et même des barbes, surtout dans la figuration, pour en varier justement l'aspect. A ce sujet, il est bon de savoir que les Américains volontiers simplistes, affectent le port de la moustache au personnage antipathique, ridicule ou impuissant. Quant à la barbe impériale, elle signifie pour eux que le personnage qui la porte est Français, de même qu'ils affligent les Anglais d'une moustache de chat et d'un monocle.

Cette manie vient du fait qu'un acteur tient à se faire reconnaître lui-même dans tous les films où il figure. Nous expliquerons plus loin que cela est malheureusement indispensable pour les grandes vedettes, à cause des nécessités commerciales américaines, provisoires, espérons-le ; mais les autres rôles doivent être tenus pour eux-mêmes et non pour leurs interprètes. Le cabotage des figurants est la caricature de cette mauvaise habitude. Ces pauvres diables qu'on n'aura ni le temps ni l'envie de reconnaître à l'écran, arrachent leurs postiches pour être reconnus aussi. Que le metteur en scène ou son régisseur tourne le dos un moment, et les faces qu'ils viennent de faire garnir se trouvent immédiatement imberbes à nouveau.

L'acteur est d'abord un élément plastique. Il s'agit ensuite de le modeler et de l'adapter au rôle qui l'attend. Son expression et son intelli-

gence peuvent alors entrer en jeu, ce qui facilite la tâche du metteur en scène.

L'interprétation cinématographique doit être sobre avant tout. J'ai déjà expliqué que l'objectif durcissait et précisait les plus subtiles intentions. La vitesse de la projection accélère aussi les mouvements de façon sensible.

L'interprétation doit être profonde, subtile, concentrée et fortement pensée. L'acteur n'étant là que pour exprimer la pensée de l'auteur, doit donc être pénétré du scénario. Il doit connaître son rôle, le comprendre ; sinon, à la rigueur, le metteur en scène peut le comprendre pour lui et obtenir de façon fragmentaire l'impression voulue. On conçoit l'infériorité de ce système qui est, dans son ensemble, le système actuel, l'acteur ignorant à peu près le personnage qu'il doit créer. Il n'en a discuté le sens ni avec l'auteur, ni avec le metteur en scène ; il n'a pas entre les mains un manuscrit pour l'étudier à loisir. Il ne connaît pas ses partenaires, ni le sens de ce qu'il fera. On ne prend pas la peine de le lui faire comprendre. Il reçoit quelques vagues explications et tourne sans répéter. Alors, il remplace le geste par des gestulations, l'expression par une pantomime conventionnelle. Le seul moyen d'interpréter au cinéma, c'est de penser, sans chercher à traduire.

Rien d'autre n'est utile. L'acteur et son guide, le metteur en scène, doivent comprendre le rôle, c'est l'essentiel. Le reste vient ou devrait venir. Le rôle du metteur en scène est de dégager l'expression juste parmi celles que lui offre l'acteur, de choisir, de provoquer. L'acteur, en effet, ignore souvent ce qu'il est capable de « rendre ». Il faut le lui faire trouver. L'acteur sera un acteur cinématographique le jour où sa pensée se traduira dans son jeu avec toutes ses subtilités, sans effort et sans mélange. Ce dernier point est important. Nous suivons avec joie sur un visage ou dans le jeu d'un acteur une pensée qui se déroule normalement et dont nous saisissons toutes les nuances ; souvent, après une ébauche intéressante, une expression incompréhensible vient nous dérouter et lancer notre imagination sur une piste qui ne correspond pas à la suite du film. L'acteur et les responsables se sont trompés ou ont oublié que nous les regardions.

La pensée ne doit pas être trop rapide, trop nerveuse, de peur de nous sembler confuse et illogique. Elle ne doit pas non plus être endormie et se laisser devancer par l'impatience du spectateur. C'est la collaboration avertie et disciplinée de l'acteur et du metteur en scène qui doit trouver la mesure la plus juste. Un acteur, ainsi, pourra donner plus d'émotion qu'il n'en possède généralement, car le metteur en scène saisira chacune de ses expressions à son point culminant.

(A suivre.) HENRI DIAMANT-BERGER

Dans le champ de l'Opérateur ou les trucs dévoilés

## LES OISEAUX AU CINÉMA

Cuic... cuic... cuic... Le printemps chante dans les branches. Et les bourgeons se gonflent jusqu'à éclater. Et le soleil darde tous ses

cinématographique pénétrât dans l'intimité des oiseaux, pour nous les montrer tels qu'ils sont.

Sournoisement embusqué dans un buisson, il nous révèle que l'oiseau a une âme qui vibre un cœur qui palpète, comme une personne ; cet observateur caché nous parle de ses désirs, de ses passions, de ses frayeurs, et il nous apprend que l'oiseau est souvent notre maître et notre modèle, en dévouement, en amour, en courage.

Mais, direz-vous, Buffon, Michelet (pour ne parler que d'eux) savaient cela avant que le cinématographe ne fût inventé. Sans doute, mais leur

enseignement était demeuré du domaine des lettrés. Le cinématographe l'a popularisé, et tout le monde aujourd'hui peut, grâce à lui, vivre, comme le doux Saint-François d'Assise, dans l'intimité des oiseaux.

Entrons dans quelques détails techniques. Pour surprendre les oiseaux chez eux, sans les effaroucher, il faut que l'appareil de prise de vues soit dissimulé derrière des branchages, et à une certaine distance du tableau que l'on veut prendre. Afin de rapprocher les plans, on se sert souvent d'un objectif dit

« grain de sel sous la queue » que conseillaient nos mères à notre crédulité enfantine, est demeuré un mythe. Et il a fallu que l'objectif

Pour nous, ils ajoutent à la Nature ce quelque chose d'inutile sans quoi rien n'est parfait. Eh bien ! nous nous trompons. L'oiseau n'est pas cet être futile que crée notre imagination superficielle. Nous le connaissons mal, voilà tout, car le légendaire

« grain de sel sous la queue » que conseillaient nos mères à notre crédulité enfantine, est demeuré un mythe. Et il a fallu que l'objectif

« à long foyer », qui permet de photographier à 30 mètres, au plus, mais à condition que l'opérateur encadre ses premiers plans d'un dégradé,



Figure 1. — LA BECQUÉE

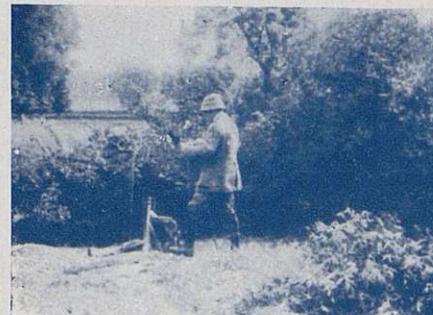


Figure 2. — SON APPAREIL FORME UN BATI...

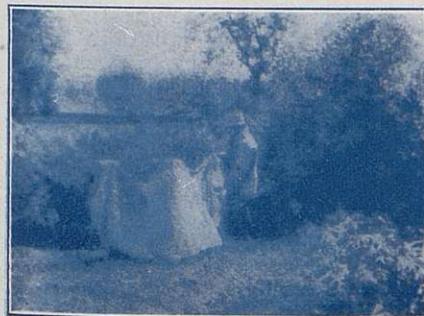


Figure 3. — ... QU'IL RECOUVRE D UNE TOILE...



Figure 4. — ... PUIS DE BRANCHAGES...

car les coins sont flous et la photo sans relief.

On a trouvé mieux, grâce à l'ingéniosité d'un opérateur, qui est parvenu à cinématographier les oiseaux de si près qu'on croirait pouvoir les toucher.

Dans le film *Les Oiseaux dans les buissons*, l'ornithologue cinématographe place son appareil près d'un nid de fauvettes et le dissimule de façon que l'abri s'harmonise avec le paysage.

Voici comment il opère :

Son appareil se compose de quatre montants de fer, formant un bâti (figure 2) qu'il recouvre d'une toile (figure 3), puis de branchages (figure 4). Il se glisse dessous avec son appareil et, bien caché, attend patiemment l'arrivée de la fauvette sur son nid. Voici la mère, un vermisseau au bec. Et aussitôt, le groupe charmant de la becquée (figure 1) se forme et est enregistré par l'objectif.

C'est dans tout ce qui se rapporte à la reproduction de leur espèce que les oiseaux déploient la plus merveilleuse industrie. Les nids de beaucoup d'entre eux sont de véritables chefs-d'œuvre. Où ces merveilleux petits architectes ont-ils puisé leur science ? L'instinct obscur qui les guide leur fait voir clairement ce que notre intelligence apporterait une longue application à percevoir. Et l'amour de leurs petits crée ce miracle de patience et d'ingéniosité : le nid.

La femelle couve elle-même ses œufs et nous la voyons :

*Sous l'arcade de la vieille église  
Ou dans l'arbre en fleurs du  
chemin,  
Le cœur au nid, l'aile à la brise.*

On rencontre, dans les buissons, beaucoup de nids de passereaux artistement travaillés. Le plus remarquable de tous ces nids est celui de la mésange à longue queue, qui possède deux étroits orifices pour l'entrée et la sortie, ou encore ceux du pinson et de la fauvette qui, semblables à de petits paquets de mousse, sont des chefs-d'œuvre de finesse, de délicatesse et de solidité.

La tourterelle construit son nid dans les buis-

sons d'aubépine, où il serait facile de la surprendre, mais, à la moindre alerte, elle abandonne son nid ; il y aurait donc quelque cruauté à l'effaroucher, et il faut prendre avec elle des précautions toutes particulières.

Pour les oiseaux des bois, les procédés sont peu différents. L'opérateur se glisse dans les herbes à travers les taillis, pour découvrir le merle siffleur qu'il nous montre sur le bord du nid, au milieu des petits becs gourmands qui se tendent vers lui.

Mais les oiseaux des champs, ceux qui ont l'habitude de vivre dans les chaumes, comment les surprendre ? Comment se dissimuler à leurs yeux vigilants ?

Il faut user de stratagème et, si avisé que soit l'oiseau, il ne devine pas, sous la peau de mouton qui le recouvre, l'opérateur embusqué. Ce bovidé ne lui inspire aucune crainte, et il continue à vaquer à ses affaires journalières, dans l'amicalité de cette compagnie.

Et crac !... le déclic de l'appareil a joué : voici la perdrix au nid (regardez le charmant tableau : figure 5) et ne dites pas, profane, que vous la préférez aux choux !

Rien de passionnant comme la prise de vues des oiseaux de marais. Comme le chasseur, de longues heures à l'affût dans les roseaux où il a découvert un nid de grèbes castagneux (figure 6), l'opérateur s'est dissimulé derrière une claie garnie de branchages.

D'autres fois, loin du bord, en plein lac, dans une barque admirablement camouflée (figure 7), il surprend le martin-pêcheur, dont les jolies ailes diaprées font penser aux lointains oiseaux exotiques parés de mille couleurs... mais je m'arrête ici pour aujourd'hui, car en dévoilant ainsi tous les petits secrets du cinéma, je vais certainement passer aux yeux des professionnels pour « un vilain oiseau »

Z. ROLLINI



Figure 5. — LA PERDRIX AU NID



Figure 6. — UN NID DE GRÈBES CASTAGNEUX



Figure 7. — A L'AFFÛT DU MARTIN-PÊCHEUR



OLIVE THOMAS

La grande artiste, regrettée du public, et son chien fidèle que l'on retrouve dans plusieurs films : *Jeu Cruel*, *Mariée par Dépit*, etc...

Cliché Select

6 Mai 1921

## LES FILMS QUE L'ON POURRA VOIR...

**GIGOLETTE** Grand drame parisien en quatre épisodes, par Pierre Decourcelle, mise en scène de Pouctal). — Il y a quelque chose comme vingt-sept ans que *Gigolette* vit le jour à la scène.

Sa mise à l'écran paraissait cependant assez difficile, étant donné certaines scènes plutôt réalistes et le nombre de personnages engagés dans l'action. Decourcelle a, bien entendu, surmonté tous les obstacles et nous avons assisté à une réalisation parfaite de son œuvre faite par le prestigieux Pouctal dont on ne nous avait rien montré depuis quelque temps.

Les deux premiers épisodes ont pour titre : *Les Ailes blanches* et *La Bataille de la Vie*, un peu longs peut-être, car ils ne sont en réalité qu'un prologue, ils nous ont permis néanmoins d'apprécier les talents divers des interprètes.

Du côté des hommes, MM. Colin, Camille Bert, de Rochefort, Guidé, Stéphen, Philippe Garnier, etc.

Camille Bert, déjà très remarqué dans *Travail*, est parfait dans le rôle de l'ouvrier, toutes ses scènes — elles sont nombreuses et difficiles — ont été jouées avec une sûreté et une maîtrise qu'il me plaît de louer ici.

M. de Rochefort a de la prestance, mais beaucoup de peine à vieillir.

M. Colin, un très bon comédien — spécialiste de ces rôles au théâtre — n'a plus au cinéma

la même qualité. A mon avis, il n'était pas désigné le moins du monde pour cette interprétation.

Du côté des dames, il convient de citer Mlle Lionel qui a un rôle écrasant mais qu'elle joue avec une grande distinction et un art consommé. Elle connaît admirablement le ciné et doit être pour un metteur en scène l'artiste idéale.

Mme Jalabert est une grande comédienne, toute de bonté et de distinction et dont les moindres expressions ont toutes une signification exacte. Et c'est si rare !

Elaine Vernon interprète un double rôle. Cette petite Anglaise s'est tirée à merveille de cette difficulté, son nom est à retenir.

Quant à *Gigolette*, Mlle Séphora Mossé, elle est incomparable et je ne puis que féliciter Pierre Decourcelle de son heureux choix. Séphora Mossé indique avec un art parfait toutes les transitions qui entourent la transformation de la jeune fille pure entraînée par la passion et qui, par amour, n'hésite pas à tomber jusqu'au ruisseau.

\*\*\*

**LA FIANCÉE DE LA HAINE.** — Avant l'abolition de l'esclavage, le fait d'épouser une esclave, était une déchéance dont on ne pouvait jamais se relever.

Réputé pour sa bonté, le Docteur Depley-Duprez eut l'imprudence de recevoir chez lui un vif de la Nouvelle-Orléans, Paul Greenshaw, qui séduit lâchement la nièce du docteur. Celle-ci le supplie de l'épouser avant qu'il ne soit trop tard, Paul Greenshaw lui avoue brutalement qu'il a cessé de l'aimer. Désespérée, Rose s'empoisonne.

A son retour, le Docteur apprend l'affreuse nouvelle. Il pense d'abord tuer Greenshaw... mais il rêve bientôt d'une vengeance plus terrible...

Le plan du Docteur réussit à merveille, et après la cérémonie du mariage, il proclame publiquement la honte de Greenshaw qui a épousé une esclave !

Le lendemain, une épidémie de fièvre jaune éclate, le Docteur retrouve, presque mourant, l'homme à qui il avait dit que Mercédès était une esclave. Un terrible combat s'engage dans l'esprit du Docteur, et, publiquement, il demande pardon à Mercédès.

Paul Greenshaw a expié sa faute, car étant entré un soir dans la zone contaminée, il a été abattu par une sentinelle.



Cliché Pathé.

M<sup>lle</sup> SÉPHORA MOSSÉ et ELAINE VERNON dans **Gigolette**

## ... A PARTIR DE CETTE SEMAINE

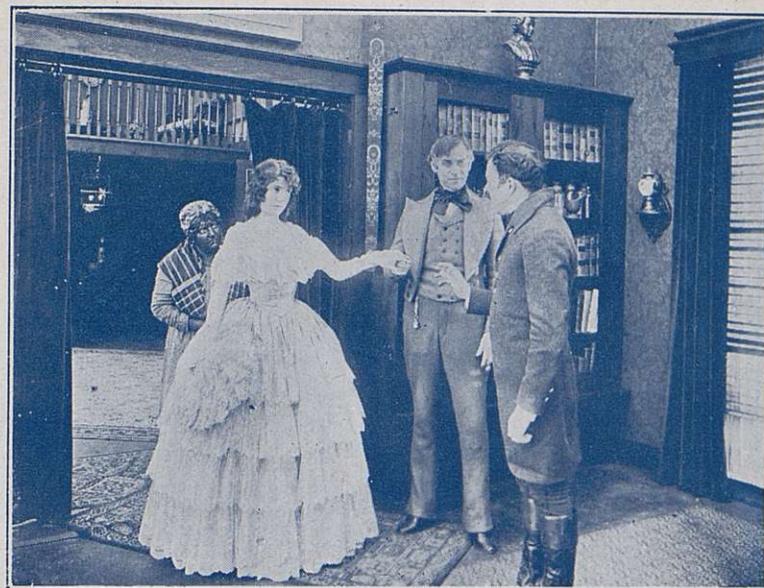
**L'AVEUGLE DE TWIN-FORTH,** comédie dramatique en cinq actes, d'après la célèbre pièce d'Emerson Hough. — Mlle Marguerite de la Mothe, qui est la protagoniste de ce film mélodramatique, est une comédienne de talent que l'Amérique ne prodigue peut-être pas, tout simplement parce qu'elle a des origines françaises. En tous cas, elle joue aussi bien que les grandes vedettes d'Outre-Atlantique dont on est en train de réduire l'appétit...

Sur un scénario assez bien bâti, mais plein d'invéraisemblances, le metteur en scène nous a donné des visions charmantes et dont la photographie est parfaite.

Ce qui fera tiquer le public français à qui l'on

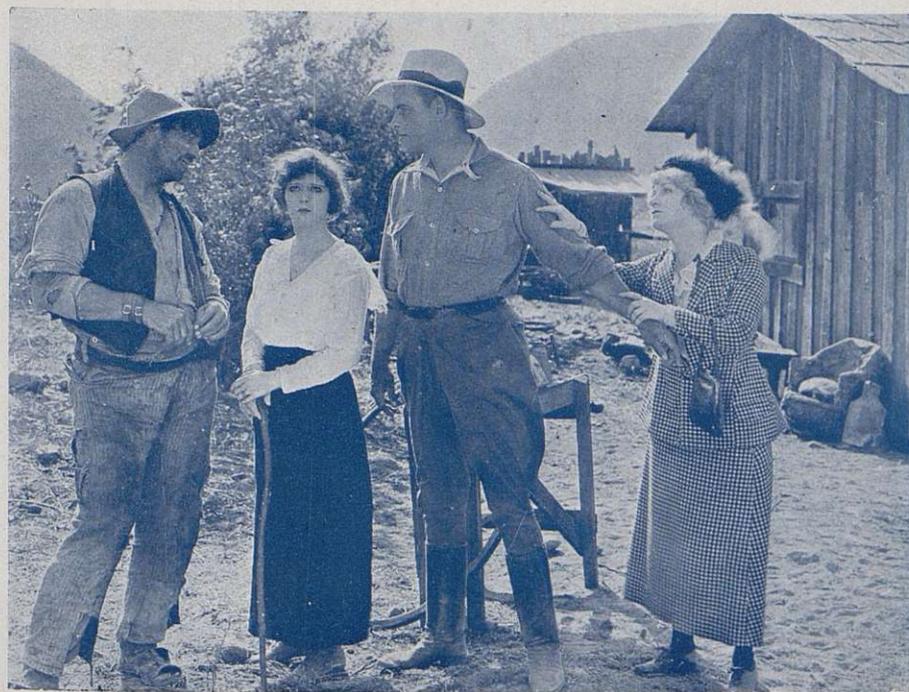
va faire avaler ce film, c'est précisément ces mœurs américaines si lointaines des nôtres, simples, honnêtes, franches et loyales et qui ne seront jamais admises par les Yankees, ce qui est dommage pour eux.

L. D.



Cliché G. P. C.

FRANK KEENAN dans **La Fiancée de la Haine**



M<sup>lle</sup> MARGUERITE DE LA MOTHE dans **L'Aveugle de Twin-Forth**

Cliché Harry

# Quelle est la Reine des Provinces de France ?

## VII. — LE NORD

L'écart des voix entre la première et la seconde nommée, est moins sensible dans ce 7<sup>e</sup> concours que dans les précédents, et l'on voit combien la lutte a été plus vive, car 16.929 voix seulement séparent la Flamande de la Parisienne.

La Flamande.....	114.819	voix
La Parisienne.....	97.890	—
La Boulonnaise.....	25.892	—
L'Elue de L'Île-de-France.....	13.121	—
La Beauceronne.....	10.147	—
La Normande.....	4.353	—
La Picarde.....	1.925	—

Lorsqu'eut lieu, à Saint-Malo, le concours régional entre les 30 concurrentes annoncées, le Jury, composé de sculpteurs, de peintres, d'artistes et de photographes, nomma lauréate des Flandres, Mlle Paule Quiquempois, qui arrivait en tête de la liste avec 70 points.

Agée de 21 ans, cette jeune fille rassemble en elle toutes les qualités de la race flamande. Ce n'est pas la première fois qu'elle est lauréate d'un concours de beauté.

Déjà, en 1907, elle obtint, à l'âge de 7 ans



LA FLAMANDE : M<sup>lle</sup> Paule QUIQUEMPOIS. Née à La Madeleine-lez-Lille (Nord), en 1899, de père Douaisien et mère Lilloise. Cheveux : blond doré. Yeux : bleus. Taille : 1 m. 67. Elue à Malo-les-Bains (Nord), le 21 juillet 1920. Président du Jury : M. Picard, président du Syndicat d'initiative.



LA BOULONNAISE : M<sup>lle</sup> Edmonde THELLIER. Née à Boulogne-sur-Mer (Pas-de-Calais), en 1898, de père et mère boulonnais. Cheveux : châtain clair. Yeux : noirs. Taille : 1 m. 64. Elue à Boulogne-sur-Mer, le 8 août 1920. Présidents du Jury : M. Bauchet-Dufour, adjoint au maire, et M. de Saint-André



LA PARISIENNE : M<sup>lle</sup> Fernande de BEAUMONT. Née à Paris en 1899, de père et mère parisiens. Cheveux : blond pâle. Yeux : bleu-vert. Taille : 1 m. 70. Elue à Paris, le 18 septembre 1920

un prix d'honneur au concours de beauté organisé au Palais Rameau, à Lille.

Son père est né à Douai, de famille dunkerquoise, et sa mère est originaire de Lille.

Mlle Paule Quiquempois est née le 5 mars 1899, à Madeleine-lez-Lille. C'est, comme on le voit,



L'ELUE DE L'ÎLE-DE-FRANCE : M<sup>lle</sup> Germaine BORDAT. Née à Paris, en 1904, de père et mère de Beaumont-sur-Oise. Cheveux : châtain doré. Yeux : gris-vert. Taille : 1 m. 68. Elue par le jury du Journal, le 19 septembre 1920.



LA PICARDE : M<sup>lle</sup> Lucienne FROMENTIN. Née à Adluc-sur-Noye (Somme), en 1896, de père et mère picards. Cheveux noirs. Yeux : noirs. Taille : 1 m. 65. Elue à Cayeux-sur-Mer (Somme), le 12 septembre 1920. Président du Jury : M. Mopin, maire de Cayeux.

une Flamande pur sang, dont nous nous faisons un plaisir de souligner le troisième succès.

Maintenant, quelle sera l'élue entre les élues ?... Quelle sera la reine des provinces de France ?...

Une prochaine élection complémentaire nous le dira.

Les photographies illustrant cet article ont été communiquées par la revue *Comœdia* illustré qui en a le copyright, et qui éditée en association avec Le Journal, un album de grand luxe où elles seront reproduites avec le plus grand soin.

(Pour l'album officiel, voir page 29.)



LA BEUCERONNE : M<sup>lle</sup> Gisèle MUNDO. Née à Trancrainville (Eure-et-Loir), en 1898, de père et mère beaucerons. Cheveux : blond doré. Yeux : noirs. Taille : 1 m. 68. Elue à Chartres (Eure-et-Loir), le 26 septembre 1920. Président du Jury : M. Delaunay, adjoint au maire de Chartres.



LA PICARDE : M<sup>lle</sup> Lucienne FROMENTIN. Née à Adluc-sur-Noye (Somme), en 1896, de père et mère picards. Cheveux noirs. Yeux : noirs. Taille : 1 m. 65. Elue à Cayeux-sur-Mer (Somme), le 12 septembre 1920. Président du Jury : M. Mopin, maire de Cayeux.

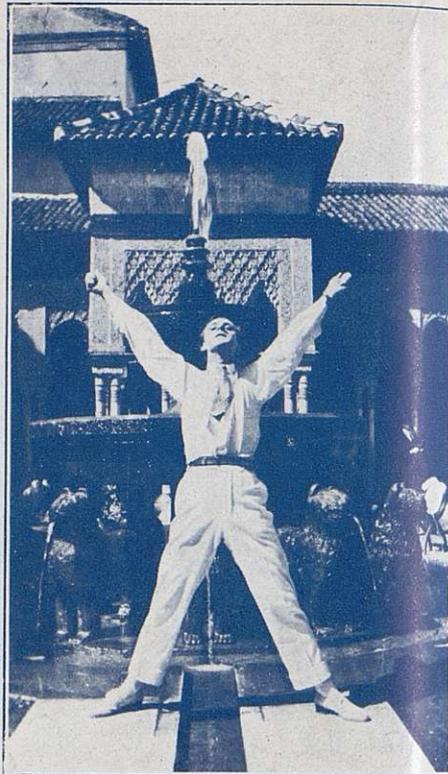
une Flamande pur sang, dont nous nous faisons un plaisir de souligner le troisième succès.

Maintenant, quelle sera l'élue entre les élues ?... Quelle sera la reine des provinces de France ?...

Une prochaine élection complémentaire nous le dira.

Les photographies illustrant cet article ont été communiquées par la revue *Comœdia* illustré qui en a le copyright, et qui éditée en association avec Le Journal, un album de grand luxe où elles seront reproduites avec le plus grand soin.

(Pour l'album officiel, voir page 29.)



## EL DORADO

de Marcel L'HERBIER

Dans cet illustre Alhambra dont les hautes murailles et les remparts rouges, survivant aux massacres et aux discordes, en gardent, au-dessus de Grenade comme le reflet sanglant, dans cet illustre Alhambra dont les portiques, les parterres d'eau et les fontaines adoucissent de leurs ombres fraîches, le séjour voluptueux des rois Maures, circulent à présent des personnages singuliers. Ici, Marcelle Pradot, les yeux protégés de verres fumés, tend une main profane vers l'eau glacée que crachent avec sérénité les antiques lions de marbre. Là, Jaque Catelain, dans une détente de son corps sportif, dessine, dans cette même cour des lions, l'X d'une mathématique fort peu mauresque; ou encore le voici plus loin, en face d'Eve Francis, harmonieusement accroupie au bord de l'Étang des Myrtes; séparés par une colonne de marbre blanc, ils se réunissent par le moyen d'une très moderne boîte de chocolats.



Marcel L'Herbier, faisant collaborer ses trois

interprètes avec la légendaire et merveilleuse atmosphère de Grenade et de sa province, avec l'ambiance exaltée de la semaine sainte à Séville,

avec la pureté neigeuse de la Sierra Nevada, a tourné dans toute l'Andalousie les extérieurs de son prochain film : *El Dorado*, mélodrame.

## LES ÉCUMEURS DU SUD

Grand Ciné-Roman en 10 Episodes par André Dollé

ADAPTÉ DU FILM VITAGRAPH, (Sélection Georges Petit)

ILLUSTRÉ PAR LES CLICHÉS VITAGRAPH

CINQUIÈME ÉPISODE

### LA MAGICIENNE

#### I. — Les Voies de la Providence.

Après quelques minutes de repos, les chevaux des Ecumeurs du Sud furent prêts à reprendre la poursuite. Ces bêtes, de petite taille, de sang extraordinairement vif, ont la vitesse du cheval arabe, la fière allure et la douceur d'un pur sang; leurs nombreuses qualités, jointes à leur endurance en ont fait la monture idéale pour tous ces hommes rudes de la brousse ou de la sierra.

On ne s'étonnera donc pas que le court répit qui venait de leur être accordé ait suffi à rendre aux chevaux toute leur vigueur.

Les bandits reprirent alors la course; mais au lieu de suivre, comme ils l'avaient fait jusqu'alors, la voie ferrée, ils coupèrent à travers vallons et montagnes, de sorte qu'ils eurent vite fait de rattraper la locomotive astreinte à suivre les sinuosités en pente douce de la voie.

Arrivés au sommet d'un mont, ils purent d'un coup d'œil embrasser l'horizon : au-dessous d'eux, on devinait à la fumée qui montait entre



Brusquement William, précipita l'automobile dans la mer.

RÉSUMÉ DES ÉPISODES PRÉCÉDENTS. — Harry Johnson ruiné par le consortium Harold Duncan veut refaire fortune dans son « claim ». Il est séquestré par ses propres employés, Wiggins et Bulger. Le fils d'Harold, William, chassé injustement par son père et engagé comme bûcheron, fait parvenir à Edith, fille de M. Johnson, une lettre d'appel du prisonnier.

Le train qui amène Edith est précipité dans le fleuve du haut du pont miné par la crue. William sauve Edith. Les bandits cherchent à capter la confiance d'Edith et à perdre William, qui n'échappe à l'écrasement que pour être jeté à l'eau.

Abusée par Wiggins, Edith se brouille avec William qui s'éloigne. Il échappe à une explo-

les arbres, que la locomotive s'essouffait à graver une interminable côte. Son allure, relativement modérée, rendait improbable la catastrophe attendue, car, si le mécanicien s'apercevait, en arrivant à un aiguillage, que la voie était fermée, il avait tout le loisir de bloquer à temps.

Dans leur soif de meurtre et de vengeance, les bandits ne purent ni ne surent modérer leur impatience et Bulger qui les avait rejoints, avisant un wagon qui était au déchargement sur une voie de garage, eut l'idée diabolique de l'amener sur la ligne et de le précipiter sur la pente où se trouvait en ce moment engagée la locomotive.

A toute allure, le wagon dévala la déclivité. Il semblait qu'une catastrophe épouvantable allait se produire inévitablement, mais Wiggins et Bulger avaient compté sans la Providence qui, quoi qu'en ait pensé le sinistre chef des bandits, s'intéresse parfois aux faibles humains... Et cette Providence n'avait pas encore décrété la perte des deux jeunes gens.

Par une circonstance en apparence fort simple et très naturelle, leur existence fut encore sauvée cette fois-ci. Voici comment.

Nous avons dit que, depuis un assez long temps, la locomotive avait dû ralentir son allure pour graver les méandres qui escaladaient la montagne; si la machine se fut trouvée à un tournant lorsque le wagon, tel un bolide, arriva sur elle, nos amis eussent été perdus..., mais le hasard voulut que, au moment où le wagon lancé à une allure fantastique apparut à leurs yeux, très loin au-dessus d'eux, la locomotive suivit un palier. Le mécanicien vit le danger et stoppa; en un clin d'œil, les trois voyageurs eurent sauté sur le sol et, quand le wagon vint se broyer contre la locomotive, il y avait plusieurs secondes déjà que les fugitifs avaient gagné le sous-bois.

Le mécanicien consentit à leur indiquer la station la plus proche, et, déjouant la poursuite de leurs adversaires, Edith et William arrivèrent bientôt à la gare de la ville voisine où ils trouvèrent un express en partance.

## II. — Au « Los-Angeles Palace »

Quelques heures plus tard, les deux jeunes gens avaient réparé le désordre de leur tenue et fait à Los-Angeles les emplettes indispensables. En sorte que ce furent un élégant gentleman et une exquise jeune fille qui se présentèrent ce jour-là dans le hall du « Los-Angeles-Palace ».

Ils croyaient avoir semé littéralement leurs ennemis. En quoi ils se trompaient !

*sion provoquée par Bulger. Rappelé par une lettre d'Edith, il arrive à temps pour empêcher un mariage forcé entre elle et Wiggins. Tombant ensuite dans un nouveau piège des « Ecumeurs », les deux jeunes gens sont enterrés vivs.*

*William creuse un souterrain. Les bandits découvrent l'évasion, traquent les fugitifs; le chariot où se trouve Edith rompt ses traits et tombe dans un lac. William resté à cheval, saute à terre, plonge, ramène Edith et s'enfuit avec elle en locomotive.*

L'arrivée dans la ville de William Duncan et d'Edith Johnson n'était pas passée inaperçue pour tout le monde: les émissaires des Ecumeurs du Sud possédaient leur signalement. Prévenus téléphoniquement de la fuite de nos deux héros, ils se mirent en campagne et, au bout de quelques heures, Bulger et Wiggins savaient parfaitement à quoi s'en tenir.

Un homme avait suivi Edith et William. C'était un gros bandit à face bestiale, à nez camus, aux yeux de fouine, un de ces sinistres coquins qui, depuis le début de ces aventures, ne s'était pas montré le moins empressé à poursuivre et à traquer les deux fugitifs. Il se nommait Squinty Lewis. Toute sa laide figure trahissait la duplicité, la haine et la cruauté. On verra par la suite que le moral de cet individu ne déparait certes pas son physique.

Il commença par s'assurer de l'identité des deux jeunes gens et ce fut avec une visible satisfaction qu'il lut sur le registre de l'hôtel :

*William Duncan : Chambre 236.*

*Edith Johnson : Chambre 238.*

Pendant que les deux jeunes gens allaient et venaient dans le hall, son regard inquisiteur suivait avec attention les moindres gestes de William, et, avec adresse, il s'arrangeait pour écouter les propos du jeune homme.

Précisément, William s'était approché du bureau des renseignements.

Et Squinty Lewis l'entendit demander :

— Connaissez-vous l'adresse d'un détective ?

L'employé consulta un annuaire, puis, indiquant du doigt une adresse, il répondit :

— Voici la maison la plus réputée de la place : *L'Agence Détective du Sud Californien W. Hardy, directeur.*

## III. — Chez le Détective.

Quelques minutes après, une automobile de place stoppait devant un immeuble; William et Edith en descendaient et entraient sous le porche de la maison. Un groom leur ouvrit la porte de l'ascenseur, et, bientôt, les deux jeunes gens pénétraient dans un bureau d'aspect sévère où un homme d'une cinquantaine d'années, à cheveux grisonnants, au visage volontaire et intelligent, les recevait fort aimablement et leur indiquait des sièges.

Lorsqu'il se fut assis, William commença en ces termes :

— Monsieur, ce n'est pas sans une longue hésitation que nous nous décidons à demander l'appui d'un tiers dans l'affaire qui nous amène.

La chose est si délicate et si compliquée à la fois que nous devons reconnaître que, seuls, nous n'en pouvons venir à bout.

Une fierté secrète, un amour-propre bien compréhensible nous avaient jusqu'à ce jour, incités à agir seuls. Il eut été vraiment courageux et beau qu'une jeune femme comme Mademoiselle, aidée seulement de votre serviteur, puissent réduire à merci toute une bande organisée, mettre à découvert leurs agissements, déjouer leurs plans, et, en un mot, les vaincre !

— Monsieur, répondit le détective, je vous sais gré de m'avoir choisi pour vous seconder en cette affaire; votre confiance m'honore car je comprends vos scrupules. A votre place, j'eusse peut-être hésité, moi aussi, à m'adjoindre le concours de la police afin de pouvoir conserver tout le mérite de la victoire... Mais arrivons au fait et expliquez-vous de façon plus précise.

— Connaissez-vous les Ecumeurs du Sud ?

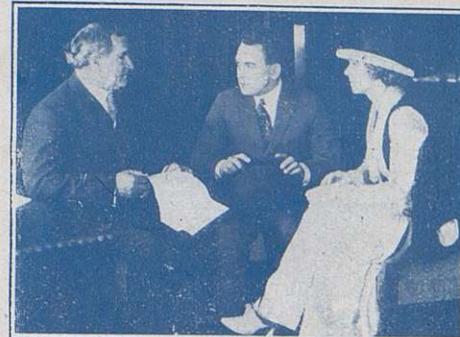
En entendant le nom de cette organisation redoutable et mystérieuse, le policier tressaillit.

— Est-ce d'eux qu'il s'agit ? demanda-t-il.

— Oui, répondit William. Notre enquête sera d'autant plus difficile à mener que, — je l'ai vu à votre geste d'émoi — vous n'ignorez pas leur force et leur cruauté. Ce sont des misérables qui ne reculeront devant rien : ni la torture, ni le crime ! Pourtant, nous ne devons pas hésiter... Monsieur Johnson, le père de Mademoiselle, a mystérieusement disparu depuis quelques mois. Nul indice n'a pu me mettre sur ses traces, mais un concours de circonstances qu'il serait trop long de vous conter par le détail m'a amené à cette conviction : les Ecumeurs du Sud sont ses tortionnaires. J'ignore quel est, d'une façon précise, leur but en agissant de la sorte, mais je sais qu'ils ont tout tenté pour éloigner d'eux les importuns qui seraient tentés de mettre le nez dans leurs louches combinaisons. C'est ainsi que miss Edith Johnson et moi n'avons que par miracle échappé aux embûches dans lesquelles les bandits nous ont attirés; sans doute craignaient-ils de voir leur échapper les bénéfices qu'ils tirent de l'exploitation qu'ils dirigent et dont ils veulent indûment s'attribuer la propriété. En outre, miss Edith a su conquérir — oh ! sans le vouloir — le cœur de l'administrateur, un être sans scrupules nommé Wiggins, qui, depuis le jour où j'ai réussi à empêcher certain mariage forcé, m'a voué une haine sans merci. Ils savent, à n'en pas douter, que nous possédons l'acte de propriété du claim que miss Edith a apporté pour faire valoir ses droits et ceux de son père; et c'est encore l'un des motifs pour lesquels Wiggins, assisté de son âme damnée Bulger, nous traque et nous poursuit. Ils sont forts, rusés, adroits, bien armés... très nombreux. Ce seront de rudes adversaires, je ne vous le cache pas.

— Tant mieux ! s'écria le détective en relevant résolument la tête; plus la partie est inégale, plus le combat est intéressant et plus la victoire est méritoire. Je suis votre homme !

Les deux nouveaux amis se levèrent, d'un



— *Tant mieux ! s'écria le détective. Je suis votre homme.*

même mouvement spontané, et se serrèrent les mains avec force.

Sur ces entrefaites, on frappa à la porte.

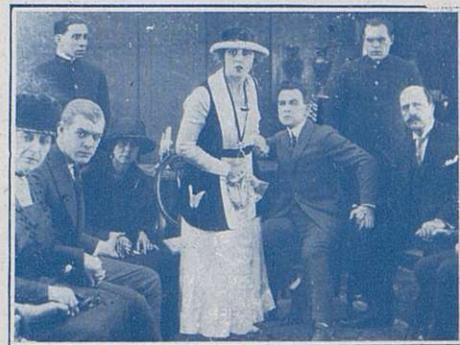
— Entrez, dit le détective.



*Une annonce parut les intéresser vivement.*

— Monsieur, annonça le domestique en se présentant, il y a là un homme qui demande à parler à M. Duncan.

— Je l'avais oublié, s'écria William, c'est un de nos plus vaillants alliés, un brave homme du



*Mue comme par un ressort, Edith se leva de sa chaise.*

nom de Long Tom qui a épousé ma cause et m'a maintes fois manifesté sa loyale fidélité. Sitôt arrivé à Los Angeles, je lui avais télégraphié de venir me rejoindre. Veuillez l'introduire.

Long Tom entra aussitôt et vint échanger avec son maître un cordial shake-hand

— Eh bien, interrogea William, qu'êtes-vous devenu depuis notre dernière entrevue ?

— Je suis resté dans la maison de Carruthers afin de continuer l'exploitation des terrains pétrolifères que vous avez acquis.

— Avez-vous versé le montant de l'option ? A cette question, Long Tom se troubla.

— Non, dit-il enfin avec un air ennuyé.

— Comment !...

— On m'a volé l'argent que vous m'aviez confié.

Un léger doute envahit William, mais la figure de Long Tom était si franche, une telle sincérité se lisait en ses yeux, que William repoussa tout soupçon.

Long Tom expliqua :

— Je n'ai pas perdu le nord pour si peu... Quand j'ai vu que l'option allait être renouvelée en faveur d'un autre, j'ai pris mon courage à deux mains, je suis allé trouver l'administrateur de M. Carruthers en le priant de signer l'option sans exiger le versement des 4.000 dollars. Du reste, voici l'acte.

William prit le papier et le parcourut : il était en règle.

— Vous êtes un homme d'affaires merveilleux ! Mais comment avez-vous réussi ce tour de force ?

— Oh ! ce fut bien simple ! L'administrateur commença par faire des difficultés, mais quand il s'aperçut que j'avais posé le canon de mon revolver sur son estomac, il devint tout d'un coup doux comme un mouton.

Long Tom avait dit ces mots avec une telle simplicité et sur un ton si naturel que William et Edith éclatèrent de rire.

— C'est fort bien, fit William, et je vous remercie. Maintenant, prenez place à côté de nous et aidez-moi à rappeler mes souvenirs pour faire à Monsieur Hardy, qui est détective, le récit de nos tribulations.

Et Long Tom entreprit l'histoire des événements que nous connaissons.

#### IV. — Squinty Lewis ne perd pas son temps.

Nous avons laissé l'espion à la solde des Ecu-meurs dans le hall de l'hôtel où il venait de surprendre les intentions de William.

Ayant acquis la conviction que celui-ci, loin d'abandonner la lutte, songeait plus que jamais à faire arrêter ses ennemis, il se hâta d'envoyer à Bulger un message téléphonique.

Ce fut au claim, où ils étaient rentrés depuis

la veille, que l'administrateur et son contremaître reçurent le message, ainsi conçu :

*Venez me rejoindre à Los-Angeles-Palace.*

S. LEWIS.

Ce message, pour concis qu'il fut, n'en laissait pas moins que d'être inquiétant. Il signifiait que Lewis ne se jugeait pas suffisamment fort pour déjouer à lui seul les plans de ses adversaires.

Pour commencer, on lui envoya un aide qui partit par le premier train ; c'était le métis. Puis, ayant tout préparé pour que le claim pût continuer à fonctionner en leur absence, Wiggins et Bulger se mirent en route, le lendemain matin.

Comme leur train stoppait dans une station, un employé leur apporta une dépêche. Bulger l'ouvrit et lut :

*Arrivez d'urgence. — Méfiez-vous des détectives.*

S. LEWIS.

Bulger répondit aussitôt par ce télégramme :

*Arrivons ce soir. — Tenez-vous prêts.*

BULGER.

#### V. — La Pelatsky, voyante extra-lucide.

Le soir, Edith et William se retrouvèrent après un bon repas dans le hall-salon de l'hôtel, où ils se plongèrent dans la lecture des journaux.

Non loin d'eux, dissimulé dans un fauteuil profond, un homme affectait de se livrer à la même occupation. Son visage disparaissait sous les larges bords d'un chapeau de feutre, de longs cheveux tombaient sur ses oreilles... c'était le métis.

Au cours de leur lecture, une annonce parut intéresser vivement Edith et William ; elle était ainsi conçue :

**SENSATIONNEL ! M<sup>me</sup> Pelatsky, la célèbre magicienne occultiste, organise des séances de nuit.**

*17, w. Division street,  
Billets dans tous les hôtels.*

— Ce doit être curieux ! s'écria Edith intriguée. J'ai toujours désiré assister à l'une de ces séances... Et puis, qui sait ?... cette voyante pourrait peut-être me dire où est mon père !

William se prit à rire.

— Vous êtes incrédule, William ?

— Certes ! Ce doit être quelque farceuse... Mais si cela vous fait plaisir...

Et déjà il se levait et aidait sa compagne à passer son manteau de fourrure.

Dès qu'ils furent sortis, un homme se leva d'un fauteuil et s'éclipsa discrètement.

Quatre à quatre, il monta l'escalier de l'hôtel et pénétra dans la chambre de Lewis.

— Du nouveau ? interrogea ce dernier.

— Oui, ils vont ce soir chez une voyante : La Pelatsky.

Les yeux bridés de Lewis s'illuminèrent d'une joie malicieuse :

— La Pelatsky ! Mais j'en ai entendu parler... c'est une amie de Bulger ! Il faut nous arranger pour arriver chez elle avant nos deux gaillards.

Prestement, ils descendirent l'escalier et, une fois dans la rue, s'engouffrèrent dans une auto.

#### VI. — Le Temple de la Magicienne.

C'était une vaste pièce éclairée sinistrement par des lampes à verres rouges, des lampes de forme bizarre, mi-fleurs mi-animaux, entourées par des algues en fer forgé ; un ameublement capricieux et disparate où dominaient le noir, le pourpre et le doré, évoquait un intérieur de conte oriental ; sur des sofas, des coussins bizarres s'amoncelaient.

A cette heure, la Pelatsky, vêtue en bohémienne, parée de diamants, donnait des ordres à ses valets qui aménageaient la salle pour la séance du soir.

Elle était grande et belle, belle d'une beauté diabolique, étrange et perverse. Ses grands yeux noirs brillaient du même éclat que le diadème qui paraît ses cheveux ramenés en bandeaux noirs sur le front, sa lèvre avait un pli cruel, son nez aux narines palpitantes achevait de donner à cette physionomie quelque chose de bizarre et de félin.

Le domestique qui reçut Lewis semblait assez peu disposé à le laisser pénétrer à cette heure indue dans l'ancre mystérieux de la sorcière brune, mais le nouvel arrivant força la consigne, ouvrit la porte d'une violente poussée et fit irruption. Il s'arrêta, médusé par le regard hautain de la magicienne. Mais, comme cette dernière se préparait, d'un air outragé, à le faire jeter dehors, il sortit vivement une poignée de billets de banque et les lui mit sous les yeux en murmurant à son oreille :

— Je suis un ami de Bulger que vous connaissez bien. Il y a là 1.000 dollars pour vous si vous consentez à m'écouter. Recevez-moi, je vous en prie : il s'agit d'une chose importante.

Sans abdiquer son attitude hautaine, la Pelatsky jeta un regard de convoitise sur les bank-notes que l'homme tenait dans ses doigts.

Elle fit un signe aux serveurs qui sortirent aussitôt.

Restée seule avec Squinty Lewis, la femme étendit la main vers les billets qu'elle prit et glissa dans son corsage, puis, s'asseyant, elle dit avec calme :

— Je vous écoute. Quel service votre maître attend-il de moi ?

#### VII. — Magie noire.

Vers dix heures du soir, les adeptes de la magicienne commencèrent à affluer dans son



Il n'eut que le temps de se jeter dans le cabinet de toilette.

salon où des domestiques fort bien stylés les introduisaient. William et Edith étaient arrivés des premiers.

La voyante trônait sur un fauteuil de velours



Lewis s'approcha à pas de loup, son revolver au poing.

noir placé sur une petite estrade, en un coin de la pièce. Les parois avoisinantes disparaissaient sous d'épaisses tentures également en velours noir brodé de signes cabalistiques en fil d'or.



Toujours ligoté, il demanda le numéro de Pelatsky

Lorsque toute l'assistance fut assise, la magicienne dit :

— Je prie les personnes incrédules de vouloir bien examiner la pièce, afin de se rendre compte qu'il n'y a pas de supercherie possible.

William et deux autres hommes se rendirent à cette invitation et furent rapidement dans le coin où était disposé l'estrade, puis, n'ayant rien trouvé de suspect, ils regagnèrent leurs places.

Alors la magicienne invita les crédules en ces termes :

— Venez à moi un par un et faites-moi part de vos désirs.

Edith vint vers elle et chuchota quelques mots à son oreille.

... Et la séance commença.

Une fois les lourdes tentures noires tirées sur l'estrade où trônait la magicienne, les valets firent l'obscurité.

Vingt personnes attendaient, haletantes, les nerfs tendus, que les esprits consentissent à manifester leur présence. Seul, parmi l'assistance, William qui se refusait à croire à la sorcellerie, riait de cette mise en scène et ne se sentait nullement troublé.

Tout à coup, la voix de la Pelatsky, s'éleva dans le silence :

— Je vois... quelqu'un rôde autour de moi... je sens son fluide... cette personne cherche l'esprit d'un homme : Harry Johnson.

Au même moment, une voix d'homme étranglée par l'émotion, une voix haletante, impressionnante au possible, jetait faiblement cet appel :

— Edith !... Edith !... ma fille !...

Quelqu'un qui aurait pu, à cet instant, lancer un coup d'œil derrière le rideau magique eût vu une porte se refermer précipitamment après qu'un homme eût disparu par cette issue... et, dans cet homme, on aurait reconnu... Squinty Lewis en personne.

Car c'était lui qui venait de jeter ce troublant appel, avec une angoisse admirablement simulée, c'était lui qui venait d'imiter de façon surprenante la voix du malheureux Harry Johnson, cette voix qu'il connaissait bien pour l'avoir entendue maintes fois, au claim, au cours de la longue détention subie par le pauvre homme.

Le misérable avait si parfaitement imité la voix qu'Edith elle-même y fut trompée.

Déjà profondément impressionnée par l'ambiance, le cœur battant, les nerfs à fleur de peau, la jeune fille, en entendant cet appel, poussa un cri, et, mue comme par un ressort, se leva de sa chaise, bondit vers l'estrade et disparut derrière les tentures.

Un désordre inexprimable se produisit parmi les assistants, tous vivement troublés... William courut à son tour vers l'estrade et arracha les rideaux... il alluma l'électricité... Un cri de stupeur jaillit de toutes les bouches : Edith n'y était pas ! Seule, la voyante, dans l'attitude du

sommeil psychique, restait affaissée sur son fauteuil.

William la secoua sans ménagements. La femme feignit de sortir d'un sommeil profond, ouvrit des yeux hagards et simula la surprise la plus absolue. William n'en fut pas dupe.

— J'ai été bousculée dans l'obscurité, essayait d'expliquer la magicienne... je ne sais comment cela s'est fait : je dormais... j'ai senti passer cette femme... Sans doute s'est-elle sauvée ?... la pauvre fille paraissait à moitié folle !

— Sauvée ?... par où ?... rugissait William en se ruant sur les murs qu'il frappait de ses poings et de ses pieds.

Quand son accès de fureur se fut calmé, William, les yeux injectés de sang, se pencha sur la Pelatsky, et, d'une voix rauque, il lui dit :

— Je cours à sa recherche... Si, par malheur, je ne puis la retrouver, vous me répondrez d'elle, je vous le garantis, et je vous ferai mettre sous les verrous.

Puis, comme un fou, il reprit le chemin de l'hôtel.

Pendant que William s'épuisait en vains efforts contre les murs, les spectateurs et les spectatrices, pris d'une sorte de terreur contagieuse, avaient gagné la sortie, et, trébuchant parmi les chaises renversées, s'étaient élancés au dehors.

Lorsque, William parti, la Pelatsky se retrouva seule, elle releva son visage cruel où se lisait la joie du triomphe.

Puis, elle ouvrit une porte secrète qui tourna sur ses gonds sans bruit et démasqua un étroit réduit sans air ni lumière, une sorte de placard aménagé dans le mur : Edith était là, baillonnée et maintenue par deux des serviteurs de la Pelatsky.

— A quoi bon lutter ? fit avec hauteur cette femme terrible. Vous serez toujours la plus faible ; ce que veulent Wiggins et Bulger s'accomplit inéluctablement ; ils sont forts, puissants et rusés... Acceptez-vous enfin d'épouser Wiggins ?

Edith, toujours baillonnée, fit signe que non. — C'est bien ! répliqua la voyante de sa voix froide et incisive.

Puis, après avoir pris le mouchoir d'Edith, elle fit un signe aux deux valets. Ceux-ci contraignirent la malheureuse victime à s'asseoir sur une chaise où ils la lièrent... et la porte se referma sur la prisonnière.

### VIII. — Un Cambriolage manqué.

Quand il eut terminé, avec la maestria que nous lui avons vue, son petit travail d'imitation vocale, Lewis s'éclipa promptement et entra à l'hôtel. Grâce à un passe-partout, il s'introduisit dans la chambre 236 qui, ainsi que nous le savons, était celle de William Duncan.

Le temps pressait, et Lewis était bien décidé, cette fois, à s'emparer de l'acte de propriété du claim qui devait se trouver là, dans un tiroir ou dans les bagages du jeune homme.

Il fouilla fiévreusement tous les meubles, puis la valise, mais ce fut en vain : le précieux papier n'y était pas. Tout à coup, le malfaiteur entendit un bruit de pas... il n'eut que le temps de se jeter dans le cabinet de toilette : déjà William faisait irruption dans la chambre... Auparavant, il avait frappé à la porte voisine en appelant Edith, mais personne ne lui avait répondu.

Il fallut que le malheureux fut dans un trouble profond pour ne pas s'apercevoir que sa porte avait été ouverte avant son arrivée... mais son oreille exercée perçut bientôt le souffle d'une respiration dans le cabinet de toilette... Il appela encore : « Edith ! Edith ! »

— Je suis fou, pensa William, de songer que les bandits l'ont laissée échapper cette fois-ci. Leur coup a été admirablement machiné, Edith est bel et bien leur prisonnière ! Mais si quelqu'un est caché là-dedans, je veux bien être perdu si je n'ai ma petite revanche. Il s'agit de faire un otage qui m'aidera peut-être à retrouver celle que j'aime.

Et il se mit en mesure de préparer son coup d'audace.

N'entendant plus de bruit dans la chambre, Lewis tourna prudemment le bouton de la porte et risqua un œil, puis la tête... puis tout le corps : son ennemi, assis dans le fauteuil, lui tournait le dos. On n'apercevait de lui que sa casquette qui dépassait le dossier du meuble... Ah ! cette fois-ci, il le tenait bien !

Lewis s'approcha à pas de loup, son revolver au poing ; puis, arrivé à moins d'un mètre du fauteuil, il visa lentement, méticuleusement... et... et ce fut tout à coup un autre revolver qui surgit devant son propre nez... un revolver que tenait William en personne ! Vaincu, Lewis jeta son arme et leva les mains. Alors William lui montra que, si la casquette dépassait bien le fauteuil, elle ne coiffait en réalité qu'un simple traversin que Lewis n'avait pu voir, caché qu'il était par le dossier du siège. Quant à William, il s'était dissimulé dans l'embrasure de la porte d'entrée d'où il n'avait eu qu'à bondir sur le misérable.

— Te voilà pris, et bien pris ! ricana Duncan. Pour t'enlever l'idée de fuir, je vais m'assurer de ta gracieuse personne.

Et Lewis, bavant de rage, se vit contraint de se laisser attacher au fauteuil par les pieds et par les poings ; puis, pour l'empêcher d'appeler au secours, William lui introduisit un baillon dans la bouche et assujettit le tout au moyen d'un foulard qu'il lia solidement derrière le fauteuil.

— Vous m'excuserez, railla Duncan, quand il eut fini de ligoter son homme, j'ai un petit coup de téléphone à donner... Je pourrais me servir de celui qui est sur ma table, mais je préfère ne pas vous mettre au courant de mes secrets.

Et il descendit à la cabine téléphonique de l'hôtel où il demanda l'« Agence Détective du Sud Californien ».

— Eh quoi ! lui répondit Hardy, vous vous êtes laissé rouler par cette magicienne, cette



— Vous êtes une misérable ! Vous êtes complice de ce guet-apens !

farceuse ?... Je la connais depuis longtemps : elle a eu maintes fois maille à partir avec la justice. Venez et voir sans tarder et nous allons prendre



C'était la pauvre Edith, qu'un baillon étouffait à moitié.

les mesures voulues pour lui faire avouer le rapt de miss Edith.

Resté seul, Lewis commença sur son siège toute une série de contorsions : il se contracta, se tordit, se roula..., mais les liens tenaient bon.



Une bande d'individus entoura la voiture.

Toutefois, à force de mordre son baïllon, il réussit à le déchiqueter et à se débarrasser de ce mouchoir roulé qui l'étouffait.

Cela fait, il essaya de transporter son fauteuil par des petits sauts successifs, et il parvint de cette façon à s'approcher d'une table où était un appareil téléphonique ; en donnant une petite secousse à la table, il réussit à faire tomber l'appareil sur le bord du meuble, en sorte que le récepteur se décrocha, ce qui fit déclancher le signal avertisseur.

Lewis, toujours ligotté, put demander le numéro de La Pelatsky.

Elle hésita à répondre à l'appel téléphonique, croyant à un piège, mais elle reconnut la voix de Lewis :

— Comment ! vous vous êtes laissé pincer, vous aussi ?... C'est bien... je vous envoie l'un de mes hommes qui vous délivrera... vous dites : au « Los-Angelès-Palace » ?... chambre 236 ?... Entendu !

A peine venait-elle de dépêcher son serviteur à l'adresse indiquée, que deux hommes pénétraient délibérément chez elle : c'étaient William et le détective.

La voyante le prit de haut :

— Je m'étonne, dit-elle, que vous veniez me relancer encore. Je vous ai déjà dit que j'ignorais où cette folle était partie, sans doute s'est-elle enfuie, prise de peur devant ma science magique ! Je vous prie, messieurs, de me laisser.

Le policier s'approcha d'elle, lui saisit avec rudesse les poignets et en la regardant bien au fond des yeux, il proféra :

— Vous êtes une misérable !... Vous êtes complice de ce guet-apens ! Arrangez-vous pour que cette jeune fille soit remise en liberté immédiatement, sinon je vous arrête ! Nous vous laissons et nous reviendrons dans quelques minutes prendre votre réponse.

Puis les deux hommes descendirent l'escalier et prirent place dans une auto qui stationnait dans la rue après que William eut jeté cette adresse au chauffeur :

— Au « Los-Angelès-Palace » ! A toute allure !

Quand William et Harry entrèrent dans la fameuse chambre 236, ils poussèrent un cri de stupeur et de rage : la chambre était vide, les liens défaits gisaient à terre... Sur la table, le téléphone était renversé.

### IX. — Au bar rouge.

La ville de Los Angelès est bâtie sur la rivière du même nom ; de nombreux vapeurs et remorqueurs remontent ou descendent les quelques milles qui séparent la ville de l'océan, en sorte qu'au bord du fleuve, très élargi au voisinage de son embouchure, un véritable port de commerce s'est construit.

Dans le quartier du port, existent des bars mal famés où pullulent les marins, les soutiers, les chauffeurs, auxquels vient se joindre la basse pègre de la ville. C'est là, dans une ruelle étroite et sale, puante et laide, que s'élève le *Bar Rouge*.

Ce soir-là, des hôtes de marque étaient rassemblés dans une arrière-salle enfumée du *Bar Rouge* : il y avait là Bulger, Wiggins, le métis... et Lewis, enfin délivré, à peine remis de ses émotions.

Les trois premiers venaient d'arriver en automobile ; ils avaient amené avec eux une femme qu'ils avaient traînée jusque-là, malgré ses velléités de résistance : c'était Edith... la pauvre Edith, qu'un baïllon étouffait à moitié, et qui devait assister, impuissante, immobile, le cœur battant, à la sombre machination qui va suivre.

Dès que les hommes se furent attablés devant des verres emplis d'alcool, ils tinrent conseil et délibérèrent sur la conduite à tenir. Wiggins dit :

— Je ne vois qu'un moyen de prendre l'acte c'est de nous assurer de celui qui le détient !

— C'est cela, approuva Bulger. Je vais téléphoner à La Pelatsky de lui donner une fausse indication qui nous permettra de mettre la main sur lui et sur le détective.

Ce disant, il allait à un appareil. A l'autre bout du fil, la femme répondit :

— C'est vous, Bulger ?... Nos deux gaillards vont revenir me voir d'ici quelques minutes.

— C'est parfait, fit le bandit.

Et il lui donna ses ordres.

Lorsque, peu après, William et le détective arrivèrent chez la femme, ils furent surpris de la trouver douceuse et repentante.

— Je vais vous prouver que vous avez eu tort de me soupçonner, dit-elle. Tenez, voici le mouchoir de miss Edith, le reconnaissez-vous ?

Et les deux hommes lurent ces lignes tracées d'une main hâtive sur le tissu :

*Venez à mon secours, William ! On doit m'embarquer demain matin, vers quatre heures, au quai des Pêcheurs, non loin de l'embouchure du Los Angelès.*

EDITH

A l'heure fixée, une auto stoppait sur le quai des Pêcheurs. A peine s'était-elle arrêtée qu'une bande d'individus à mines patibulaires, s'approcha en rampant et entoura la voiture... Puis, comme les occupants qui n'étaient autres que William et Hardy, auxquels s'était joint Long Tom, allaient descendre, les bandits se dressèrent de toutes parts, le revolver au poing.

Un visage ricanant se montra par la vitre de la portière. C'était Bulger.

— Je suis navré de vous déranger, cher ami, mais vous avouerez que vous vous jetez dans nos griffes avec une rare naïveté. Puisque nous vous tenons au bout de nos revolvers, j'ose espérer que vous ne ferez pas trop de difficultés pour me remettre la petite chose dont j'ai besoin.

— De quoi voulez-vous parler ?

— Oh ! d'un simple morceau de papier : cet acte de propriété du claim que miss Johnson a dû vous confier.

Pour toute réponse, William mit brusquement sa voiture en marche, et, avant que ses ennemis aient pu songer à intervenir, il précipitait l'automobile dans la mer.

FIN DU CINQUIÈME ÉPISODE

### Ce que l'on dit, Ce que l'on sait, Ce qui est...

Cette idée de Génie ne fut qu'une erreur

IL y a quelques semaines, nous étions convoqués à la présentation d'un film qui éveilla bien des curiosités.

Les débuts de l'action, quoique féérique, étaient assez dénués d'intérêt.

Tout à coup, on fut stupéfié et l'étonnement de tous passa et devint de l'admiration.

Que s'était-il passé ?... Tout simplement ceci : on avait eu l'heureuse audace de projeter un fragment de négatifs qui donna un aspect des plus fantastique à une scène se passant au pays des rêves.

C'était une trouvaille dont en présence du succès obtenu, l'auteur réclama la priorité. Par la suite, le metteur en scène déclara que c'était lui qui avait eu cette ingénieuse idée, et, en fin de compte, le photographe en revendiqua l'innovation, disant que le jour où furent tournées ces scènes ni l'auteur ni le metteur en scène n'étaient présents à la prise de vue.

Pendant longtemps on aurait encore longuement discuté si la vérité n'était, comme toujours, sortie de la bouche d'une enfant ou presque, qui nous a raconté que, la veille de la présentation, le film n'était pas encore monté, et que ce fut à la suite d'un travail hâtivement exécuté que des fragments de négatifs furent insérés au milieu du positif dont le montage n'eut pas le temps d'être vérifié.

Ce qui prouve, une fois de plus, que le hasard est un grand maître dont la collaboration inattendue donne parfois ces heureux résultats auxquels tout le monde a applaudi.

### L'Empereur des Pauvres

ON tourne en ce moment, au studio Pathé, les intérieurs de l'œuvre de Félicien Champsaur portée à l'écran par René Le Prince. Une reconstitution du restaurant Maxim's a donné lieu à une charmante fête où furent conviés, par l'Empereur des Pauvres, une centaine d'invités, triés sur le volet. « *On soupera, on dansera, on champagnera* », indiquait l'invitation adressée à *Cinémagazine*. C'est ainsi qu'il nous fut donné d'assister à l'une des plus curieuses manifestations cinématographiques qu'il soit possible d'imaginer.

Après avoir gravi des escaliers, longé des couloirs, grimpé des escaliers encore, nous avons eu l'éblouissement d'une parfaite reconstitution du célèbre restaurant de la rue Royale, où le populaire Cornuché surveillait en personne un souper présidé par Félicien Champsaur et organisé par ses soins. Il nous fut donné de reconnaître parmi les convives un certain nombre de personnalités bien parisiennes : Duc Decazes, André de Fouquières, les frères Isola, Rivory, le dessinateur A. Barrère, Max Dearly, Jeanne

Saint-Bonnet, Spinelly, Raimu, Piérade ; nos confrères Boisvyon, J.-L. Croze, G. Casella, G. Quélien, M. Léonce Perret et Pearl White, reine de l'écran. N'oublions pas les artistes qui tournent dans le film : Mathot, à qui nous avons présenté les compliments des nombreux admirateurs qu'il compte parmi nos lecteurs, Lorrain, G. Saint-Bonnet, Lucie Mareil, etc., etc.

### Les Trois Lys

MALGRÉ le peu de réussite des derniers *Lys* portés à l'écran (*Le Lys de la Vie*, de la Loïe Fuller ne trouve pas preneur, paraît-il), on nous annonce maintenant *Les Trois Lys*, d'après un scénario de Mme Lucie Delarue-Mardrus que l'on tourne au Studio Gaumont, sous la direction de M. Henri Desfontaines.

### L'enterrement de l'Impératrice Augusta

GAUMONT a été bien mal inspiré en portant à l'écran ce film documentaire. De tous côtés, nous recevons des protestations et nous sommes informés que des rixes et des sifflets véhéments ont accompagné cette projection inopportune.

### Le Cinéma au Concert

L'ALCAZAR D'ÉTÉ va faire du cinéma. On vient d'achever d'importants travaux qui permettront de faire bien. M. Dufrenne a l'intention de garder le cinéma pendant deux ans.

### Albert Capellani est reparti

LE talentueux metteur en scène, nous l'avons dit, était revenu en France pour y monter une grosse entreprise cinématographique mais, ici, ce n'est pas comme aux Etats-Unis et les affaires traînent avec de vagues promesses qui n'aboutissent jamais.

Aussi, las d'attendre, Capellani a accepté un nouveau contrat qui lui assure la coquette somme de 100.000 dollars pendant cinq ans. Il devra tourner quatre films chaque année et aura toute latitude pour leur exécution.

### Hervil à Londres

RENE HERVIL va partir pour l'Angleterre avec sa troupe. Il va tourner *La Mystérieuse Aventure de Lord Savil*.

### ALBUM OFFICIEL du CONCOURS de BEAUTÉ des PROVINCES de FRANCE

(Publié par le " JOURNAL ", Édité par  
" COMEDIA ILLUSTRÉ ")

Dans ce magnifique album seront reproduits les portraits de toutes les lauréates du concours, dans leurs costumes régionaux.

Prix de Souscription : 15 francs

Ce prix sera porté à 20 fr. dès l'apparition, Adresser demandes et mandats au " Journal ", 100, Rue de Richelieu.

## PETITE CORRESPONDANCE

"IRIS" répond aux questions qui lui sont posées (deux questions au plus par lecteur et par semaine). Il prie ses correspondants de suivre attentivement cette rubrique où, dans les n° déjà parus, ils trouveront des réponses allant au devant de leurs questions.

B. G. H. — 1° Oui, M. Mathé était également un interprète de *Judex*; 2° Mary Pickford a 29 ans depuis le 8 de ce mois; Pearl White, voyez le numéro 6; 3° Yvette Andréyor.

M. H. T. — *Le Tourbillon* paraît dans le *Petit Journal*.

*Un Gavroche*. — Ecrivez à l'Éclair, 12, rue Gaillon, Paris.

*Sous le masque ou Coquelicot* est un indiscret; Charlot est brun, voyez numéro 7.

*Isaure le Vaillant*. — 1° M. Tallier aux films Gaumont, 53, rue de la Villette; 2° demandez cela au metteur en scène.

*Nénette*. — Oui, vous trouverez un article à ce sujet dans un de nos numéros.

*Exigeant VI*. — Notre n° 8 donne des photos et une biographie de Suzanne Grandais.

G. D. G. — 1° Vous avez droit à une prime; 2° Miss Francélia Billington est la partenaire habituelle de William Russel: Universal Studios, Universal City (Cal.).

*Palace Garennois*. — 1° Nous n'en connaissons pas le titre, nous savons seulement qu'il est tourné en Algérie; 2° vous ne les avez donc pas trouvés en lisant ce roman.

*Diablinette*. — 1° Oui, Ch. Bryant et Alla Nazimova dans *Révélation*; 2° certainement.

*Un Barsequanais*. — 1° Très prochainement; 2° dans *Tih-Minh*: René Cresté et G. Faraboni.

*Jean et Raymond*. — Voici l'interprétation du *Mont Maudit*: Germaine Sablon, MM. Candé, Janvier, Varny, Maulon, Marnay 2° Jacques Robert.

L. H. 18. — Lire article O'Galop dans n° 3.

*Chiffon*. — 1° Voir la petite correspondance du numéro 12, au sujet de Mme Mathot; 2° Oui, nous publierons ces biographies; 3° il faut vous présenter à lui; 4° non, on n'est jamais assez jeune dans cette carrière.

*Delalaing*. — Non, *Cinémagazine* n'éditera pas ce ciné-roman.

*Bob Bejind*. — Voyez cela dans la petite correspondance du n° 11.

L. Cinefriend. — Sheldon Lewis est Perry Bennett dans *Les Mystères de New-York*.

*Loulou, Mimi, Lilette*. — Avons déjà répondu à cette question.

*Stainer 16*. — Ralph Kellard dans *Ravengar*.

*Tote*. — Maurice de Féraudy est sociétaire de la Comédie-Française; oui, assez souvent; écrivez-lui à cette adresse.

*Josué*. — Votre titre coûterait environ 10 francs; adressez-vous à la Rapid-Film, 6, rue Ordener.

*Suzyl et Une Corse*. — Henri Bosc est Mougins dans *L'Essor*.

*Youyou*. — Demandez cette adresse à l'Éclair, 12, rue Gaillon.

*Marguerite B.* — M. Burguet, l'auteur du scénario peut seul vous répondre; lui écrire à la Phocéa-Film, 83, cours Pierre-Puget, à Marseille.

*Luciane*. — A votre choix.

*Gaby et Henriette*. — Ecrivez à ces artistes à l'Éclair, 12, rue Gaillon.

*Un Lyonnais de Paris*. — 1° Entre 30 et 40; 2° demandez à la Phocéa, 8, rue de la Michodière.

*Gitana*. — Avez satisfaction.

*Meiadam*. — 1° Impossible de vous donner l'adresse de sa mère; 2° oui.

*Violette Paon et Etoile*. — Entendu, nous garderons cette lettre. Mais S. Hayakawa ne répond à personne. Il n'est jamais venu en France.

B. P. — Gaston Silvestre est décédé.

*Petite Etoile*. — 1° M. Edouard Mathé est M. de Bersange dans *Les Deux Gamines*; marié; entre 20 et 40; 2° à l'écran seulement.

*Bob and Co*. — Antonio Moreno est Harvey Gresham dans *La Maison de la Haine*; *Cinémagazine* en parlera un jour; Rolla Norman interprète le rôle de André devant dans *Une Fleur dans les ronces*.

*Jellon*. — Présentez votre fille au théâtre de prise de vues de la Monte-Carlo-Films.

*Mlle Ninon*. — 1° Voyez d'autre part son rôle; 2° aux films Gaumont, 53, rue de la Villette, Paris.

*Lambert*. — Ce ciné-roman va paraître bientôt en volume.

*A. de Geary*. — Nous ne connaissons pas de brochure traitant ce sujet.

*Pierre de Messemé*. — Antonio Moreno voir petite corresp. n° 12; vous êtes dans le vrai.

*Oscar Davin*. — Ne pouvons répondre à questions de ce genre; trop délicat.

*Hindoustan*. — Andrew Brunelle dans *La Force de la Vie*; Jack Mower est le partenaire de Margerita Fisher dans ce film.

*Muguette, Yseult chev. blonds, Lison-Lisette*. — 1° Jacques Robert est Albert de Morcerf dans *Le Comte de Monte-Cristo*; 2° V. réponse à Gypsis. Pour Ivor Novello, voir petite corr. du n° 12.

*Denis Farnier 16*. — Nous ne créons pas ce genre de relations.

*Daïfodil*. — Le Far-West n'est pas une contrée paisible.

*Ariane*. — 1° Gabriel de Gravone aux Films Abel Gance, 9, avenue de l'Opéra; 2° chez Pathé-Consortium Cinéma.

*Jean T., Raymond D., amoureux de Régine Dumien*. — Voici son adresse: 197, av. du Maine.

*Mme de Vigny, Ninette D.* — 1° Lisez l'article sur l'interprétation n° 14 et suivants; 2° oui.

*Y. Jacob*. — Lisez la petite correspondance déjà parue, vous serez renseigné; nous ne sommes pas encore prêts pour les photos.

*Zoun et Mona*. — Ch. de Rochefort a environ 35 ans.

*R. de Lille*. — 1° Voyez ci-dessus; 2° merci de votre renseignement, nous ignorions que Mme Mathot allait être mère...

*Pinel*. — Nous ne pouvons pas publier les programmes des cinémas parisiens car nous n'aurions pas de raison pour nous refuser à publier aussi ceux des cinémas de Lyon, Marseille, Montélimar ou Quimper. Songez qu'il y a environ 2.500 cinémas en France et que *Cinémagazine* n'a pas — hélas! — autant de pages que le *Bottin*.

*Ginette et Maud*. — 1° Voir la petite correspondance des numéros précédents, nous avons donné plus d'une fois la distribution des *Deux Gamines*, et l'adresse de ces artistes; 2° William Hart, 1215, Bates Avenue, Los Angeles.

*Ginette, 144*. — Non, il n'est pas mort; il se repose.

*Arsène 139*. — Vous trouverez l'adresse de Marie Osborne dans la petite corresp. du n° 7.

*L. M. Sainte-Croix*. — 1° Nous avons reçu vos 0 fr. 50 pour la couverture du *Grand Jeu*, mais veuillez nous donner votre adresse pour que nous puissions vous l'envoyer; 2° nous étudions cela; 3° voyez la petite correspondance du n° 11.

*J. E. M.* — Oui, vous aurez droit à la prime en prenant un autre abonnement de six mois.

IRIS

L'abondance de cette rubrique nous oblige à prier nos lecteurs de prendre patience.

ROYAL-HOTEL-St-MART. Sur le Parc. Royat (P.-de-D.). Table de régime.

CHAT Bons de la Défense et titres non cotés, 53, F.-Montmartre (9°). Banque Baumgarten.

ÉCOLE PROFESSIONNELLE des Opérateurs cinématographiques de France, 66, rue de Bondy, Paris. Tél.: Nord 67-52. Projection et Prise de vues.

À VENDRE appareils électriques pour expériences de toutes sortes. Bouchet, villa Louise, Bayonne (B.-P.).

### SPLENDID-CINÉMA-PALACE

60 et 62, avenue de la Motte-Picquet  
Direction artistique: G. MESSIE  
Grand orchestre symphonique: A. LEDUCQ  
— Programme de 6 au 12 mai 1921 —  
Rideau à 8 heures et demie. Spectacle exclusivement français

Pathé-Journal: Pathé-Revue  
L'HOMME AUX TROIS MASQUES  
3<sup>e</sup> Episode: L'Innocent

LE MEURTRIER DE THÉODORE  
Interprété par Prince-Rigadin

LA BELLE DAME SANS MERCI  
Adaptation et mise en scène de Mme Germaine Dulac.

AGÉNOR LE BIEN-AIMÉ  
Comédie de Gabriel Bernard. Adaptation et mise en scène de Lucien Callamand et Floury fils.

Intermède: THIPP'S, jongleur excentrique.  
A l'orchestre: Le Petit Duc (sélection)

Tous les jeudis à 2 h. 1/2: Matinée spéciale pour la jeunesse.  
La semaine prochaine, à la demande générale, représentation du

LYS BRISÉ  
GIGOLETTE, de Pierre Decourcelle  
1<sup>er</sup> épisode: Les Ailes blanches

ON NE VIEILLIT PLUS

MIEUX ON RAJEUNIT



## LA CRÈME ACTIVA

"radioactive"

provoque une activité particulière de la vie des tissus; la peau mise en état de jeunesse constante devient plus fine et plus blanche et les rides disparaissent

ENVOI D'ESSAI Un pot (duree 1 mois) plus que suffisant pour constater des résultats déjà surprenants, est envoyé franco, sans marques extérieures, avec notice contre mandat de 3<sup>frs</sup> 50 adressé à Compagnie Française de Vulgarisation 41, RUE D'AMSTERDAM, PARIS 8<sup>e</sup> EN VENTE DANS BONNES PARFUMERIES & GRANDS MAGASINS

## STUDIO-ÉCOLE MARQUINETTE

5, Rue Laffitte - Grands Boulevards

### LE CINÉMA POUR TOUS

Etes-vous photogénique ?

Et l'on y fait

On vous le fera voir au

De la prise de vues, de la mise en scène

STUDIO-ÉCOLE

Entreprise de films-publicité

Une bande cinématographique

Spécialité de Dessins animés

Comme une douzaine de cartes-album

Prix à forfait

Chez MARQUINETTE on tourne

Mariages, Baptêmes, Anniversaires

On prend des leçons enregistrées

On enregistre tout

N° 16 - 6-12 Mai 1921

LES ÉCUMEURS DU SUD

Dans ce Numéro  
le 5<sup>e</sup> Episode

# Cinémagazine

PARAIT TOUS LES VENDREDIS

1 Fr.



*La porte se referma sur la prisonnière.*

CLICHÉ VITAGRAPH